



Lettres québécoises Page D 3

Essais québécois Page D 4

Kennedy Page D 5



Art naïf Page D 7

Formes Page D 8

LIVRES

Vent de folies



ILLUSTRATION: TIFFET LE DEVOIR

La visite



Caroline Montpetit a travaillé dans diverses salles de nouvelles, à la télévision et en presse écrite, avant d'entrer comme reporter au *Devoir* en 1990. Dans ses temps libres, elle prépare ses prochaines vacances. Elle passe aussi une bonne partie de son temps enchaînée à son ordinateur, parmi d'autres prisonniers, rêvant d'être ailleurs. C'est son premier texte de fiction publié.

CAROLINE MONTPETIT

Arthur entendit la porte de métal de sa cellule se refermer derrière lui. Le bruit était lourd et sec, sans appel, sans écho. Il s'assit sur le lit. Son regard se promena un instant sur la pièce: la couverture rouge, la petite table de métal, la peinture écaillée du plafond. Machinalement, il faisait l'inventaire de ses meubles, comme les gardiens fouillent les valises des visiteurs qui passent dans la vie des prisonniers. Le compte y était.

Il enleva sa veste comme on se soulage du poids du monde. Déjà, sur le lit, un pantalon et une chemise numérotés l'attendaient. Il s'y glissa avec satisfaction. Sur la table de chevet reposait la plus récente acquisition de la bibliothèque de la prison, un roman, *Crime et châtiment* de Dostoïevski.

Arthur regarda sa montre, qui affichait les jours et les heures, les minutes et les secondes. Cela faisait maintenant plus d'un an que, pour la première fois, la blonde Pénélope avait raté leur rendez-vous amoureux.

Ce jour-là, comme d'habitude, Arthur s'était cantonné dans sa cellule, feignant l'indifférence, emmuré vivant dans son grand corps de caïd. Le haut-parleur de la prison avait craché les noms de plusieurs prisonniers: «*Jacques Langlais, Ian Saint-Pierre...* » Assis sur son lit comme un élève pris en faute, il avait vainement attendu le sien. Dans sa vie de bagnard réglée comme du papier à musique, l'événement avait pris une envergure démesurée.

En l'absence de Pénélope, il se sentait comme un chien à qui on aurait retiré sa pitance quotidienne. Il s'était habitué à ses visites dans sa vie toute en grisaille. Elles étaient le rayon de soleil dans une grotte où le jour n'entre jamais. Il «*avait faim*», comme on dit en prison quand on est en manque d'amour. «*Où était Pénélope?*», lui avait soufflé, en ricanant, un détenu à la cafétéria. Il l'avait menacé de le battre, l'avait copieusement engueulé. En guise de punition, on l'avait confiné à sa cellule pendant quelques jours. Rageur, il avait serré les poings, s'était replié un peu plus sur lui-même.

Il avait connu Pénélope par l'entremise d'un autre prisonnier. Elle était l'une des bénévoles qui accordent un peu de leur temps aux bagnards avides de présences féminines, avides de présence tout court.

Pendant un an, ils s'étaient rencontrés dans le parloir de la prison, au milieu de la foule. Elle pouvait à peine caresser son visage avec ses mains, promener son regard sur son corps. La salle sans fenêtres était remplie

VOIR PAGE D 2: LA VISITE

Le 25 avril 1980, dans le Quartier latin, Daniel Desjardins et trois autres collègues ingénieurs ouvraient les portes de ce qui deviendrait, moins de deux décennies plus tard, une institution: la librairie Ulysse, spécialisée dans le livre de voyage, est née de l'envie de créer une entreprise fondée sur le plaisir. En 1990, la nécessité a pris le relais: Ulysse étendait alors ses activités en créant une maison d'édition du même nom, devenue depuis le plus important éditeur de guides de voyages au Canada, où il se classe parmi les cinq plus grands exportateurs de livres. Cet exceptionnel «*success-story*» dans le paysage éditorial, fait l'objet du quatrième volet de notre série sur les librairies spécialisées.

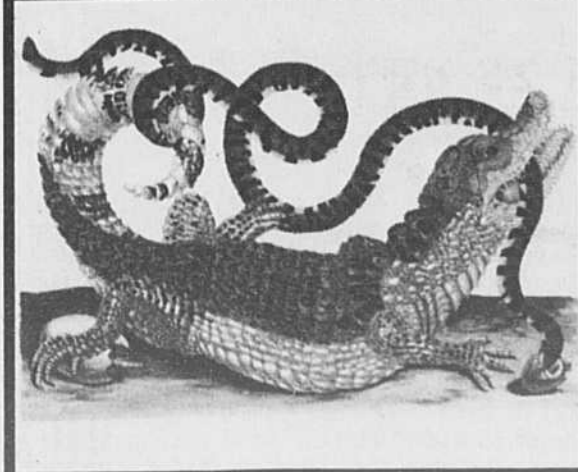
MARTIN BILODEAU
LE DEVOIR

Entrer chez Ulysse, rue Saint-Denis, c'est déjà partir un peu. Dans la vitrine comme à l'intérieur, les beaux livres d'images, véritable festin pour les yeux, forment l'essentiel de la décoration; quant à la musique, qui joue en sourdine (l'heure était à Billie Holliday, quand je m'y suis arrêté, la semaine dernière), elle chatouille l'oreille et invite à d'autres voyages, tout aussi exotiques.

«*Les gens qui entrent ici sont généralement de bonne humeur parce qu'ils s'en vont en voyage; c'est rare que l'en "bogne" un qui est marabout*», m'explique Virginie, la jeune libraire qui tient le fort, en ce mardi soir caniculaire, entourée d'ouvrages luxueux sur le Nil, le Sierra Leone, la mer Rouge et les pavés roumains. Comme tous les libraires employés d'Ulysse, Virginie est une voyageuse. C'est une condition pour être embauchée, et l'entreprise encourage ses libraires à parcourir la boule, ce qui se traduit par une politique de vacances extrêmement souple, leur permettant de partir, parfois pendant plusieurs mois, avec un emploi assuré au retour. Aussi Virginie prépare-t-elle pour l'an prochain un voyage au Burkina Faso.

«*On a de bons commentaires sur la qualité de nos libraires*», m'explique Daniel Desjardins, président et cofondateur d'Ulysse, qui aujourd'hui s'occupe essentiellement de l'édition et fait rayonner la centaine de guides de voyage publiés sous sa gouverne sur le marché européen. «*Quand les gens entrent ici et parlent avec eux, ils constatent qu'ils ont accès à un niveau d'expertise supérieur à ce qu'ils vont rencontrer ailleurs. Aussi on a toujours cherché à avoir des libraires qui, non seulement ont voyagé, mais qui ont utilisé des guides de voyage.*» À défaut du fameux rapport-client axé sur l'habitude et sur la familiarité, tel qu'on a pu l'observer dans les autres librairies spécialisées qui ont fait l'objet de

VOIR PAGE D 2: LIBRAIRIE



Pardonner ?
À qui ?
Comment ?
Dans quelles circonstances ?

LIBERTÉ 244

Liberté à 40 ans

août 1999
189 pages 6\$

En librairie dès le 25 août

LES PRESSES DE
L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



CONTES
PAR JACQUES FERRON
«BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE»
594 PAGES • 40,00\$

Enfin rassemblés en un seul recueil, tous les *Contes* qui ont fait la renommée de Ferron.



POÈMES EN PROSE
PAR MARCEL DUGAS
«BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE»
592 PAGES • 55,00\$

Ami de Grandbois, dont il partagea la bohème parisienne, Marcel Dugas fut un incomparable poète en prose.

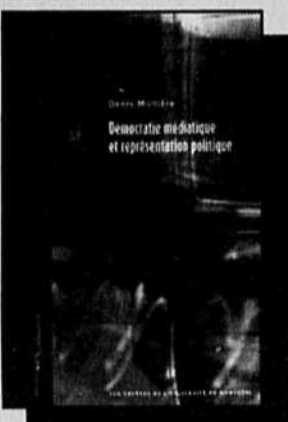
GRANDS PROJETS ET INNOVATIONS TECHNOLOGIQUES AU CANADA
SOUS LA DIRECTION DE PHILIPPE FAUCHER
340 PAGES • 34,95\$

Des grandes centrales hydroélectriques aux réacteurs CANDU, en passant par le jet Challenger et le satellite Hermès, un bilan des plus ambitieuses innovations technologiques au Canada.



DÉMOCRATIE MÉDIATIQUE ET REPRÉSENTATION POLITIQUE
PAR DENIS MONIÈRE
140 PAGES • 24,95\$

Une étude comparative de l'information politique en Belgique, au Canada, en France et en Suisse.



LE SYSTÈME DE SANTÉ QUÉBÉCOIS UN MODÈLE EN TRANSFORMATION
SOUS LA DIRECTION DE CLERMONT BÉGIN, PIERRE BERGERON, PIERRE-GERLIÈRE FOREST ET VINCENT LEMIEUX
444 PAGES • 34,95\$

Notre système de santé comparé à ceux des autres pays de l'OCDE. Une perspective nouvelle qui éclaire le débat.



ÉTUDES FRANÇAISES
GASTON MIRON, UN POÈTE DANS LA CITÉ
240 PAGES • 23,50\$

Un numéro spécial double consacré à Gaston Miron. Sa parole éclatait, résonnait et roulait toujours claire.

LES MAYAS ET CANCUN
PAR LUCIE DUFRESNE
348 PAGES • 34,95\$

L'identité maya confrontée au développement du tourisme.



L'ANNÉE POLITIQUE AU QUÉBEC
SOUS LA DIRECTION DE ROBERT BOILY
272 PAGES • 29,95\$

Une synthèse de l'activité politique au Québec et un bilan de la décennie écoulée.

LIVRES

LA VISITE

L'heure était enfin venue de préparer, dans l'angoisse, la conclusion de dix ans de détention. La tension montait chaque jour.

SUITE DE LA PAGE D 1

d'autres prisonniers et d'autres visiteurs. Ils étaient assis autour d'une petite table pour deux, flanquée d'un micro. Retraqué derrière une vitre opaque, un gardien de sécurité chronométrait les rencontres, saisissant au hasard des bouts de conversation, observant sans être vu. Parfois, des femmes plus belles, plus provocantes que Pénélope, venues visiter d'autres prisonniers, lui faisaient de l'ombre, attirant le regard d'Arthur. Elle observait discrètement la chose. Mais il revenait à elle, faisant l'inventaire de chaque détail de son visage, emportant avec lui ses images.

Ensemble, ils avaient fait des projets de voyage, d'achat de maison, visité le monde en rêve. Pénélope parlait de la vie que l'on mène à l'air libre, détaillait le fil des saisons, la couleur de l'eau du Saint-Laurent, elle disait son désir de partager avec lui cette vie.

«J'aimerais que tu y sois», laissait-elle parfois tomber. Et ses mots rebondissaient sur le sol dur de la salle du parler. Personne ne semblait vouloir s'en emparer et les écouter.

Un an s'était écoulé avant qu'Arthur n'obtienne le droit de passer trois jours seul avec Pénélope dans une «roulotte spéciale», où un gardien leur rendait visite trois fois par jour. Un an au cours duquel Pénélope s'était sérieusement attachée à lui.

Le moment venu, Arthur y était entré dans un état d'extrême fébrilité, escorté par le gardien de sécurité. C'était un colosse, un nouveau venu qui se laissait parfois aller à sourire, ou à accepter de prolonger le temps alloué pour les visites moyennant quelques cigarettes. Arthur s'était jeté sur elle dans le lit propre, aussi excité qu'un cheval fou. Elle était restée de glace, souriante comme un ange qui prête ses ailes à une bête de somme.

Une fois le désir satisfait, le temps s'était écoulé avec une lenteur exaspérante, dans ce petit espace qui leur tenait lieu de planète, rempli de silences entre les visites du gardien. Par moments, Arthur se prenait à parler d'un

monde qu'il avait inventé. Puis il s'interrompait, à court d'inspiration, rattrapé par la réalité. Plus tard, il cherchait à lui faire peur. Avec brusquerie, il lui racontait ses mauvais coups. Affectueuse, exubérante, Pénélope s'était prêtée encore une fois à ses fantaisies dans le lit de la petite roulotte. La date de la vraie sortie approchait à grands pas...

L'idée qu'il ferait un jour de la prison n'avait jamais effleuré Arthur alors que, dix ans plus tôt, il avait acheté une arme pour braquer sa première banque. Le coup de feu était parti tout seul, la caissière s'était écroulée. Arthur avait vu qu'elle était morte. Dès qu'il avait entendu hurler les sirènes de police, il avait compris que son libre arbitre était chose du passé. Lors de son procès, il avait plaidé coupable.

Depuis, il avait oublié comment vivre, comme un amputé perd progressivement l'usage de ses jambes jusqu'à oublier leur présence. Il se réjouissait des petits acquis, quelques cigarettes, un bon livre, comme autant de pieds de nez faits à la mort. Dans les jours qui suivaient les visites de Pénélope, il s'amusait à tenter de se rappeler le motif de sa robe ou la couleur de ses chaussures, le galbe de ses jambes, les intonations de sa voix. La vision durait quelque temps, jusqu'à ce que tout s'abîme dans la grisaille de sa cellule, des travaux du pénitencier, des horaires et de la course incessante des aiguilles de sa montre, qui semblaient parfois tourner en vain dans le vide. Il finissait par l'oublier.

L'heure était enfin venue de préparer, dans l'angoisse, la conclusion de dix ans de détention.

La tension montait chaque jour. Déjà, les heures de sortie accordées par l'administration de la prison lui semblaient interminables. Il était allé rendre visite à Pénélope en compagnie d'un gardien. Découverts, ils étaient sortis tous les trois flâner rue Sainte-Catherine. Arthur trainait son corps comme un boulet. Pénélope était tendue. Des trois, le gardien était celui qui semblait s'amuser le plus.



À l'intérieur «des murs», Arthur était coiffeur. Ce travail lui conférait un certain statut parmi les prisonniers. Pendant la coupe, ils lui racontaient leur vie. Dehors, il était comme la voile d'un bateau que le vent mène où bon lui semble. La force de ce vent l'affolait.

Aussi hésitant qu'un amnésique, il s'accrochait à ce que sa mémoire lui avait laissé de souvenirs de sa vie au dehors, cherchait à se donner une contenance, se demandant s'il allait pouvoir s'y faire une place. Du temps où il était à l'air libre, il gardait le souvenir du cri des sirènes ou des pas qui claquent sur le macadam des villes, des appartements vides, des lendemains de veille, et des nuits sans amour: une fuite en avant perpétuelle. Pourtant, il aurait voulu plaire à Pénélope, être un homme libre et authentique, comme ceux qui circulent avec leurs papiers en règle dans les rues. Il aurait pu lui faire cadeau de sa liberté entière, car les années avaient rogné ses propres ailes.

Le jour de la sortie, Pénélope avait mis une robe jaune soleil. Elle avait crié victoire quand la porte du pénitencier s'était ouverte. Le vent s'était engouffré dans l'édifice.

Arthur l'avait suivie docilement,

comme une bête aveugle, dans l'auto-bus, et même dans l'escalier qui menait à son petit appartement du troisième étage d'un immeuble de Montréal. Une fois là, la laideur des lieux l'avait frappé. Plusieurs fois, il s'était campé sur le balcon arrière, n'osant pas croire à l'existence de la ruelle qui s'étendait sous ses yeux, ouverte à toutes les possibilités, sans contrainte d'horaires.

Le soir, Pénélope s'était étendue près de lui. Elle n'avait pas protesté quand il s'était levé nerveusement durant la nuit, pour faire les cent pas dans l'obscurité, grillant cigarette sur cigarette. Il l'avait fixée des yeux pendant de longues heures, alors qu'elle somnait. Puis, il s'était étendu à son tour et ils avaient dormi côte à côte, lourds, silencieux comme deux chats épuisés.

Le réveil avait eu sur lui l'effet d'une bombe. Croqueville au creux de son lit comme un animal plongé en pays inconnu, Arthur avait ouvert un œil pour constater que la chambre était vide. Pénélope lui avait laissé de l'argent pour acheter de quoi manger.

Arthur n'avait pas quitté l'appartement, terré tout le jour au fond du lit. Pendant quelques instants très brefs, il avait regardé le grand parc de l'est de Montréal, que Pénélope lui avait décrit dans sa splendeur automnale.

Le soir venu, il était sorti en rasant les murs. La femme qu'il avait agressée portait des talons aiguilles et un manteau sombre. Il avait humé profondément son parfum, tout en lui mettant le couteau sur la gorge. Elle lui avait donné tout son argent, mais elle n'avait pas tardé à porter plainte. Arthur ne s'était même pas caché. Il était rentré chez lui. Il avait attendu avec anxiété l'arrivée des policiers. Docilement, il s'était livré à la justice. Et il avait le cœur léger en retournant vers la prison qui l'attendait, toutes portes ouvertes. Fidèle à son habitude, à la bibliothèque, il avait emprunté la plus récente acquisition. Il s'imposait depuis longtemps de ne pas en lire plus d'une page à la fois, histoire de faire durer le plaisir et la vie, si rares en prison. Quand la porte de sa cellule s'était refermée derrière lui, il avait souri, avait chassé ces pensées de sa tête. Il avait enlevé sa veste comme on se libère du poids du monde, et avait commencé une longue lettre d'adieu à une Pénélope qui n'existait pas.

Un an s'était écoulé avant qu'Arthur n'obtienne le droit de passer trois jours seul avec Pénélope...

LIBRAIRIE

L'édition compte pour 70 % du chiffre d'affaires de l'entreprise

SUITE DE LA PAGE D 1

cette série d'articles, Ulysse, dont la clientèle est par nature plus volatile et moins régulière, mise sur un climat de confiance. L'expertise qu'elle propose, dans les circonstances, revêt une importance similaire à celle de l'agent de voyage. Car un voyage, c'est un «one-shot-deal». On ne se trompe qu'une fois.

Et c'est pour éviter au voyageur de se tromper qu'Ulysse a démarré une profitable entreprise d'édition, en 1990, avec la publication d'un guide de voyage sur le Costa-Rica — destination que les Québécois auraient été parmi les premiers à découvrir — qui voulait combler un vide entre les guides français (dont les *Michelin*, *Guides Bleus* et *Voir*) et les guides américains (les *Frommer's*, *Let's Go*, etc.).

Neuf ans et une bonne centaine de guides de voyage plus tard (avec une écurie formée d'autant de voyageurs-auteurs), l'édition compte pour 70 % du chiffre d'affaires de l'entreprise, les trois librairies montréalaises (rue Saint-Denis, avenue du Président-Kennedy et au Centre de tourisme, rue Drummond) occupant la part restante. «La demande pour le livre de voyage coïncidait avec une période où les gens restaient plus volontiers au Québec, ou bien voulaient découvrir des destinations de proximité», soutient Daniel Desjardins, que cette observation a amené à publier, notamment, le guide *Randonnée pédestre au Québec*, le plus gros best-seller d'Ulysse.

«Le milieu de l'édition a progressé, tandis qu'au niveau des librairies, on connaît une période de stabilité», poursuit le propriétaire, dont le marché extérieur couvre les États-Unis, la Grande-Bretagne, la Belgique, la France et la Suisse, de même que certaines pays hispanophones. Sur le marché intérieur, la situation appelle la nuance, du fait du triple rôle d'Ulysse, qui agit à titre de libraire, d'éditeur, mais aussi de distributeur, ces deux derniers rôles le conduisant à approvisionner ses concurrents libraires en guides de voyage. «On a toujours tenu pour acquis que, parmi l'ensemble des gens qui voyagent, ceux qui achètent des guides forment une minorité. La sélection, c'est ce qui assure le succès de nos librairies. Dans le domaine des guides de voyage, si on offre une bonne sélection, les gens vont être attirés et être portés à venir choisir chez nous, où ils ont l'impression qu'ils ont accès à tout.»

Ainsi, Ulysse-la-librairie peut-elle compter sur une clientèle raffinée, pour laquelle la dimension culturelle du voyage est capitale; une clientèle qui recherche le service et les connaissances, en marge des grandes chaînes comme celle que viennent de



La librairie Ulysse peut compter sur une clientèle raffinée, pour laquelle la dimension culturelle du voyage est capitale.

créer les groupes Renaud-Bray et Garneau. Ulysse fait d'ailleurs partie des créanciers qui ont obtenu trente sous pour un dollar chez Renaud-Bray lorsque la chaîne s'est mise sous la protection de la loi de la faillite, en 1996. «Les gens gardent un mauvais souvenir de la faillite, tandis que pour nous, Renaud-Bray était un bon client dynamique avant la faillite, et il l'est redevenu depuis. Si je prends mes

ventes chez Renaud-Bray deux ans avant et celles faites deux ans après, et si je soustrais ce que j'ai perdu, ça demeure encore un très bon revenu, comparativement aux deux autres réseaux [Champigny et Garneau], qui n'étaient pas bien gérés. Ça n'a pas beaucoup été dit, ça, dans les médias...»

Ainsi, l'éditeur Daniel Desjardins, sans doute parce qu'il ne publie pas de littérature mais des ouvrages pra-

tiques, préfère-t-il brasser des affaires avec un phare plutôt qu'avec trois chandeliers. Et ses chandeliers, elles aussi, au nombre de trois, se portent plutôt bien merci, et défendent, par le service et l'expertise, la place que leurs clients-concurrents leur disputent. Ulysse, c'est une invitation au voyage, un lieu de méditation. Virginie l'affirme: «Il y en a qui viennent ici pour décider où ils iront en voyage».

LIVRES

LETTRES SUD-AMÉRICAINES

Les limites de la raison

LES NUAGES

Juan José Saer
Traduit de l'espagnol
par Philippe Bataillon
Le Seuil, Paris, 1999, 240 pages

MARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE
LE DEVOIR

À la fin du siècle, avant d'écrire *Voyage au bout de la nuit*, le docteur Louis-Ferdinand Destouches consacrait une thèse de doctorat aux travaux d'un collègue hongrois, Semmelweis, que ses pairs, quelques années plus tôt, avaient traité de fou. Ce dernier avait eu le mauvais goût de penser qu'il valait mieux, pour un médecin, se laver les mains avant l'accouchement plutôt qu'après. Semmelweis annonçait Pasteur, même si nul alors n'en savait rien.

La frontière entre la folie et la raison, la définition qu'on en donne peuvent varier selon les époques et les milieux. Cette variation appartient à l'histoire des mentalités. D'autres, plus perspicaces, en savent la cause: tout est affaire de point de vue, de camp auquel chacun croit appartenir. Ce sont les romanciers qui racontent sessions: le réel, les lieux privilégiés de l'enfance, la condition humaine, le mal, en empruntant les méandres du doute philosophique. Les fous, présumés ou avérés, sont au cœur du plus récent roman de Saer traduit en français. *Les Nuages* raconte le périple, dans la pampa argentine, au tournant du XIX^e siècle, de quatre fous et de leur escorte bigarrée: un Indien, des militaires, trois prostituées et des infirmiers, chargée de les conduire jusqu'aux Trois Acacias, la maison de santé du docteur Weiss, située à quelques lieues de Buenos Aires.

Des figures contraintes

Quatre individus qui, plutôt que d'être atteints de folie, souffrent d'une maladie de l'âme, comme le soutient le médecin aux méthodes peu orthodoxes et libres, mélange d'aventurier et d'homme des Lumières, au demeurant grand amateur de femmes. Quatre êtres à la personnalité complexe, agitée de remous, qui témoignent éloquentement de la présence, dans la psyché humaine, de zones d'ombre.

Pour tout langage, Juan Verde ne dispose que d'une phrase, «*Le matin, le soir, la nuit*», qu'il répète à l'envi pour exprimer indifféremment la joie ou la colère, pour dire bonjour ou prendre congé. Une jeune femme, sœur Teresita, saisie de débauche, s'emploie à réconcilier les deux natures du Christ dans l'acte sexuel. La lecture sauvage et intensive de traités philosophiques a tourné la tête au jeune Prudencio Parra, qui alterne prostration et ha-

rangues publiques. Troncoso, grand seigneur à jabot de dentelle, déverse sur son interlocuteur un flot de paroles rimées et dépourvues de sens, mais avec une telle aisance qu'elles le trompent pendant quelques secondes.

Les trois mousquetaires étaient quatre? À ces quatre fous se joint donc le jeune frère de Verde, Verdecito, qui a élevé l'onomatopée au rang de grammaire. Ces cinq-là viennent tous de bonne famille, même si c'est une famille prompte à se débarrasser de ses encombrants rejetons.

Ce n'est là qu'un aspect du roman qui se présente comme le mémoire rédigé par le disciple du docteur Weiss, des années après que Les Trois Acacias eut fermé ses portes, ses malades éparpillés dans la nature par une soldatesque avide de pillage. Mais ce mémoire encore n'est qu'un aspect du roman, qui s'ouvre sur un Paris très contemporain, cuisant dans la fournaise de juillet.

Une vie aventureuse

Pigeon est un personnage récurrent dans l'œuvre de Saer, où il est une sorte d'alter ego et de narrateur omniscient. Un ami argentin lui envoie un jour une disquette sur laquelle est recopié le mémoire qui relate les faits que l'on sait. Le contraste est grand entre la vie rangée que l'on prête à cet universitaire et celle qui fait irruption dans la pièce, dès que la disquette est insérée dans l'ordinateur. D'un côté, un homme qui ira rejoindre femme et enfants à la mer, après avoir fini de corriger les copies de ses étudiants. De l'autre, la pluie, les feux de forêt, les massacres, les soulèvements d'Indiens, la plaine, les longues étapes, la raison qui s'égare et se heurte sans cesse à la folie raisonneuse.

Saer est un magicien. Les premières phrases du roman évoquent une ville en proie à une chaleur qu'on croit volontiers sud-américaine. Première illusion. C'est Paris, ville du travail et du monde adulte, tandis que l'Argentine, sa moiteur et ses bruits, est du ressort de l'enfance. Mais qui pourra dire avec certitude à quel monde appartient ce qui entrera plus tard par la fenêtre ouverte sur la nuit? *Les Nuages* met ainsi en scène une série d'illusions pour aussitôt les dissiper et leur en substituer de plus complexes, jusqu'à mener le lecteur, vacillant, au bord du gouffre.

La raison est trompeuse, murmure le récit à chaque page, et pourtant n'est-ce pas sur elle, non sans fierté, que l'homme s'appuie pour comprendre le monde? Mysticisme, sensualité, connaissances, langage: par ces chemins légitimes, ici déviés, nos quatre fous, qui sont cinq, en montrent les égarements les plus grotesques, tandis que les plus présentables donnent des bals ou dirigent l'État.

Dans les interstices de l'histoire

Georges Anglade a écrit de petites histoires pour combler les manques

LES BLANCS DE MÉMOIRE

Georges Anglade
Recueil de lodyans
Boréal, 1999, 224 pages

Jacques Ferron, qui se disait le dernier d'une tradition orale et le premier de la transposition écrite, se définissait volontiers comme un faiseur de contes, qui sont «un moyen d'investigation qui permet à un peuple de se comprendre», «un compte rendu honnête d'une situation donnée. C'est le point de départ des contes. Et si le conte est agréable — c'est une de ses conditions —, c'est qu'il n'est pas partial, qu'il ne fait pas partie d'une apologie quelconque. Je ne connais pas de contes apologetiques. C'est un genre assez détendu».



Robert Chartrand

On pourrait en dire autant des courts récits du recueil de Georges Anglade. Ce sont des lodyans, ces contes traditionnels haïtiens qu'on lance — qu'on tire, plus précisément, comme un projectile — lors de fêtes ou pendant des veillées funèbres. Situés au confluent de l'oralité et de la littérature, comme le dit Anglade dans son avant-propos, ils sont l'«expression du romanesque» populaire. À partir d'un fait divers, la lodyan transporte les auditeurs vers «quelque chose d'irréalisable en dehors d'elle», avec sa «façon unique de pister, dans le quotidien d'une société emmurée vive depuis son invention caraïbienne voilà trois siècles, les rênes d'échappées». Ancrées dans la tradition populaire haïtienne, les lodyans sont l'expression apparemment naïve, souvent railleuse — car il s'agit aussi de susciter le rire, même si les histoires ont pour la plupart un fond tragique —, d'un inconscient collectif où on n'a pas manqué de voir, sous la dictature des Duvalier, des fermentations de subversion.

Raconte-moi une histoire

Georges Anglade, qui a émigré au Québec il y a une trentaine d'années, est professeur d'université spécialisée dans la géographie des populations. Il a écrit ces histoires en forme de lodyans alors que lui est venue une «urgence de fiction pour explorer dans notre mémoire les plis et replis, grandes amnésies et petits oublis, grands Blancs et petits Blancs, de l'Afrique perdue à l'Amérique introuvable». Le titre du recueil, sous ses airs d'anglicisme, traduit toute la richesse du projet: les lodyans de Georges Anglade ne combinent pas des trous de la mémoire collective haïtienne, elles explorent plutôt des épisodes moins connus, des interstices de l'Histoire officielle, des «blancs» dont les Blancs ont souvent été responsables...

Les Blancs de mémoire se veut donc une mosaïque composée de petites histoires comme autant de miniatures, réparties en trois époques qu'a manifestement connues l'auteur lui-même: l'enfance dans la petite ville natale de Quina, la jeunesse à Port-au-Prince, rebaptisée «Port-aux-Morts» pour les raisons tragiques qu'on devine, puis l'âge mûr au Québec, dans le quartier Côte-des-Neiges, appelé ici Nédégé, «car c'est bien ce qu'entend le créole quand on prononce les trois lettres qui tiennent lieu de nom à cette ville réputée pour être le bastion des bourgeois métèques, dernière étape de l'ascension sociale et lieu mythique que tout immigrant prétend habiter dès qu'il se raconte là-bas».

Ce sont des histoires plaisantes ou graves, où le conteur glisse des jugements de son cru. Le jeune garçon de Quina se rappelle une peur enfantine, un mauvais tour joué avec des camarades. Il rend hommage à une vieille institutrice qui a vécu seule à la suite d'une trahison amoureuse alimentée par toutes sortes de rumeurs, et qui s'est vengée des mauvaises langues sur son épitaphe. Car à Quina, la rumeur est quotidienne. Elle est le fait de tous. On peut presque la voir envahir les rues

de la petite ville. Chacun distribue les «coups de langue», médisances ou moqueries. C'est qu'on adore parler, se payer de mots: c'est le seul luxe que la plupart peuvent s'offrir.

Des mots et des secrets

Mais parfois il y en a qui parlent trop et le paient très cher, comme ce cadavre découvert sur une falaise, victime d'une «noyade sèche», selon les documents officiels, et dont la langue sera enterrée dans un cercueil à part après une course folle vers la fosse commune: on veut empêcher le mort de retrouver son chemin vers les vivants.

Dans cette petite ville de province où il ne fait pas bon se garer à l'ombre, où circulent des histoires de trésors cachés dans des jarres, le jeune narrateur lance une de ses meilleures lodyans lorsqu'il raconte *Les Assises d'amour*, ces procès où sont jugés les crimes

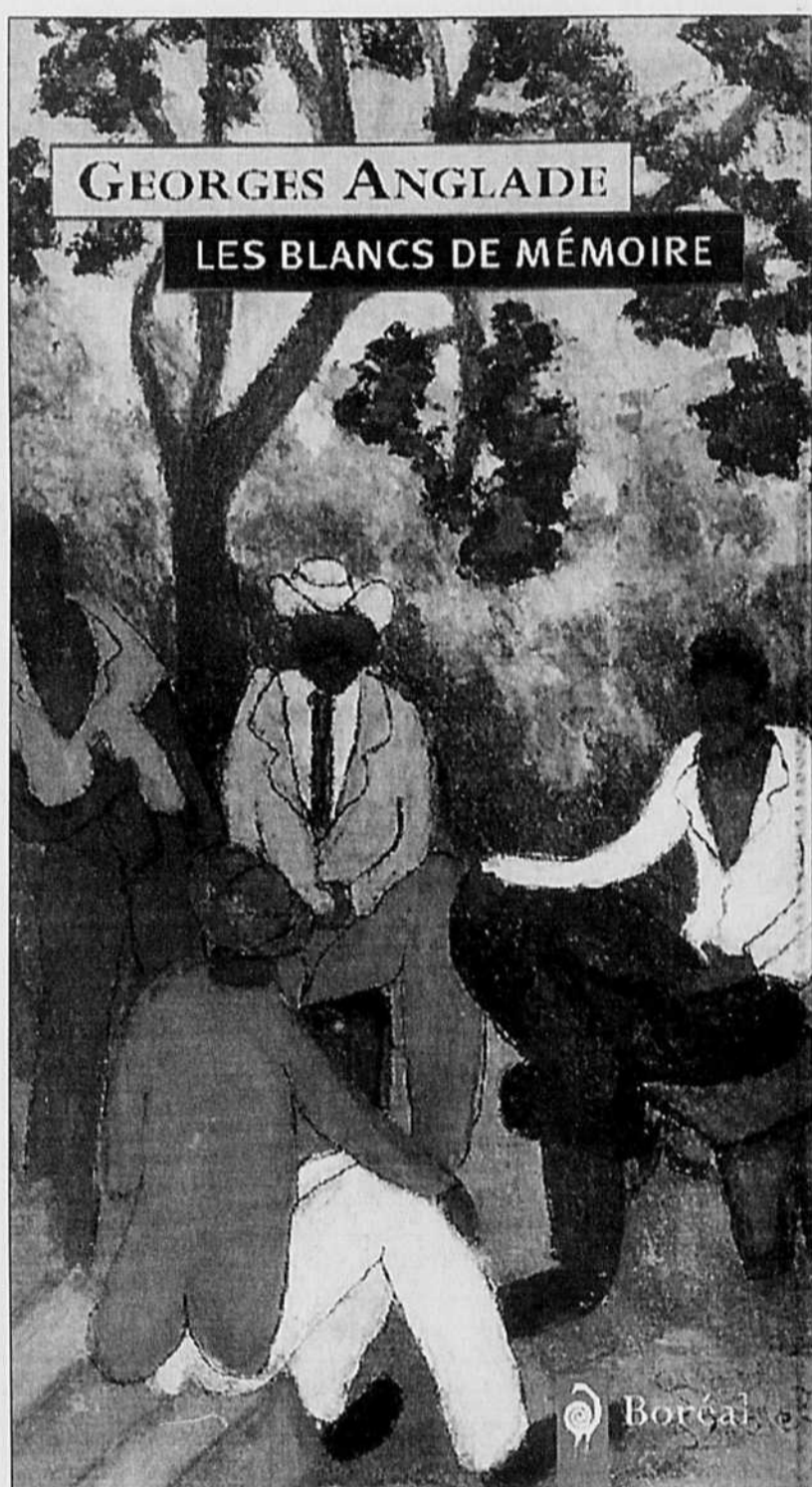
passionnels, mais qui sont surtout prétextes à des joutes oratoires entre avocats, car «à Quina, pour un rien, on vous assenait un discours». Les lodyans de la deuxième partie du recueil d'Anglade sont plus politiques, et parfois plus durs. Le narrateur, qui vit dans la capitale, est devenu un étudiant dont la conscience sociale s'aiguise. S'il parle plaisamment des arbres qui peuvent servir de tribune aux jeunes voyeurs, il dénonce du même souffle le déboisement du pays, entrepris par ceux qui sont au pouvoir, car les arbres pourraient servir de camouflage à des guérilleros ou d'éventuels envahisseurs. Tout cela en pure perte: «[...] les arbres tombaient pour tomber de la courbe d'un myope tout-puissant butant sur l'arbre qui cache la forêt.» Dans *Le Fou, l'Interne et le Caporal* est décrite avec une ironie glaciale une certaine méthode inflexible pour redonner la parole aux fous enfermés dans leur mutisme: le «calotte-marasa», bien connu des tortionnaires, est un «remède inflexible contre les trous de mémoire, fou, pas fou».

Le narrateur trace également le portrait de deux de ses professeurs. Le premier sert à ses étudiants une relecture virulente de l'Histoire; rappelant les spoliations de la France au XIX^e siècle, il réclame à celle-ci des excuses et une restitution du même ordre que la dette imposée à l'époque à Haïti. Il ajoute que la traite de vingt millions d'esclaves africains a peut-être été une dérive historique contre laquelle on ne pouvait rien, «si ce n'était rappeler de temps à autre à la médiatisée Shoah des Juifs que la traite des Noirs et le génocide de soixante-dix millions d'Indiens en un demi-siècle avaient aussi quelques sérieux titres à faire valoir au palmarès des catastrophes et holocaustes des temps modernes».

L'autre professeur, dans un discours d'adieu qu'il prononce le jour même de l'assassinat de Kennedy, estime que la guerre d'indépendance fait paradoxalement écran au passé du peuple haïtien; c'est une «geste fondatrice qui a gommé le passé douloureux: les temps coloniaux ne sont que références exorcisées. En 1804, nous étions neufs et libérés, au point que nous savons dire ce qu'est exactement une libération: une saignée à blanc pour un blanc de mémoire». Au-delà des formules astucieuses, ces paroles offrent matière à réflexion pour le narrateur d'Anglade comme pour ses lecteurs.

Une diaspora tentaculaire

Puis, le temps passe. Le tireur de lodyans, devenu un homme mûr, vit au Canada. L'observateur, s'il reste narquois, est plus serein — pays oblige. Il trace le portrait délicieux d'une Haïtienne âgée, fascinée puis traumatisée par les premiers escaliers mécaniques qu'elle voit en débarquant ici, et qui finit par conclure que «les gens là-bas sont tellement pressés qu'ils ne montent pas les escaliers mais que ce sont les escaliers qui les montent!» Il y a dans cette troisième partie du recueil de Georges An-



glade quelques histoires faciles, reprises ou pastiches de vieilles blagues racistes, mais aussi des

compte une forme très ancienne qui lui sert à dire son pays et sa culture, de même que les manies, les quali-

«En 1804, nous étions libérés, au point que nous savons dire ce qu'est une libération»

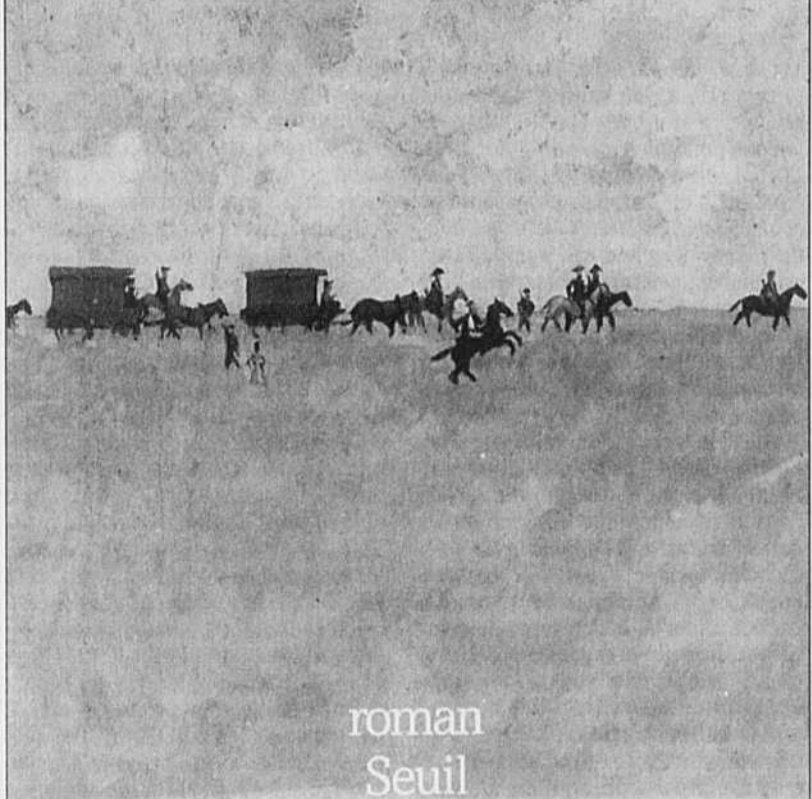
tés et les misères de ses compatriotes. Très finement écrit, c'est également un livre très personnel. Georges Anglade, comme il est dit dans la notice biographique qui accompagne le recueil, est lui-même un homme «en trois morceaux»: le professeur de géographie qui se fait maintenant écrivain a été, entre 1986 et 1996, ministre, conseiller spécial et membre des Cabinets privés auprès des présidents Aristide et Préval.

Les Blancs de mémoire est une mosaïque narrative en forme de triptyque, la voix d'un conteur à trois âges de sa vie qui reprend pour son

(1) dans *La Porte d'en arrière*, entretiens avec Pierre L'Hérault, Lantôt éditeur
rchartrand@videotron.ca

Juan José Saer

LES NUAGES



roman
Seuil

Les
Bouquinistes
du Saint-Laurent

Une grande fête
juste pour lire!

À Québec, Terrasse Dufferin, jusqu'au 8 août de 11h à 23h

en collaboration avec
CHRC 80 RADIO MÉDIA LE DEVOIR

Accès Gratuit

Production et réalisation
Hélène Tirole



Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

Gouvernement du Québec
Ministère des Régions

Les Voyages
Laurier Du Vallon

LOUIS HÉBERT

Parcs
Canada

Parcs
Canada



CHAMBRE DE COMMERCE
DU QUÉBEC

LIVRES

POÉSIE

Écrire à côté de soi

L'apprentissage du doute et de l'abandon

LES JOURS SONT UNE OMBRE SUR LA TERRE
Joël Vernet
Lettres Vives
Paris, 1999, 84 pages

LE CIEL ET L'ÉTREINTE
Dominique Sampiero
Lettres Vives
Paris, 1999, 105 pages.
DAVID CANTIN

Les proses de Joël Vernet et Dominique Sampiero accompagnent l'égaré d'une solitude inquiète. On reconnaît ces périodes qui murmurent le passage d'une vie entière, mais pourtant inconnue. Ces voix dépouillées répondent à l'existence fondatrice d'une émotion lointaine. Chacune affronte ce lieu transitoire qui suscite la transparence du drame intérieur. Aussitôt, on se rap-

proche d'un souffle poétique capable d'atteindre l'éveil instable, les traces d'une mémoire, ainsi que le séjour quotidien. Pourtant, on imagine à nouveau que tout est à refaire, à revivre; qu'une présence ne s'interrompt jamais. D'un seul élan, ces livres entament le bruit subtil d'une première phrase oubliée.

Les jours sont une ombre sur la terre de Joël Vernet fréquente un chemin déjà tracé. Ce quatrième volume paru aux Éditions Lettres Vives interroge toujours cette tension, vers l'imprononçable goût de l'existence. Libre de toutes contraintes, on assiste à une errance amoureuse dans le rêve d'une vie passagère. S'agit-il d'une fiction, de lettre ou de poèmes? Peu importe, cette quête ne cherche pas à divulguer une histoire linéaire. Elle se concentre plutôt sur l'émergence instinctive qui rattache l'émotion et la réflexion. On découvre ainsi, chez Vernet, un art d'écrire capable d'évoquer

une lenteur discrète devant la présence la plus éphémère. Tout commence en marge d'une inquiétude révélatrice, d'un retour vers l'émerveillement pluriel de l'enfance où s'annonce déjà le destin. Ce regard vient d'une longue fatigue, d'une contemplation ouverte sur l'inexplicable beauté. On dirait même, que ce livre s'efforce de rendre le sens profond d'une seule phrase charnière; «*Il est tard dans le monde et la mort creuse déjà dans l'enfance, murmurant dans la nuit sa parole inaudible*». A partir du moindre détail, une lumière émerge des rencontres imprévues que suscite le fil des images. On entre ainsi

dans une conscience poétique qui s'enracine dans l'intensité naturelle du monde, tel un apprentissage du doute et de l'abandon face aux choses. Rien n'échappe à l'attente fragile qui se manifeste: «*Ce que l'on prit pour une lampe, en vérité, c'était un feu, un authentique incendie, un feu très beau, majestueux dans la nuit noire. Le sommeil ne serait plus jamais là, non, plus jamais là. La vie emplissait votre corps de pierres noircies par les flammes, par la vie qui avait pris feu partout, partout...* Les mots périsaient dans votre bouche, les mots que vous aviez brandis à la lumière des jours défaits». Il y a, sans doute, une intonation chez Vernet qui le rapproche de la sensibilité d'un Christian Bobin ou d'un André Dhôtel. Pourtant, ce livre ne quitte jamais l'espace homogène de son inspiration.

Depuis environ une dizaine d'années, l'œuvre de Dominique Sampiero s'impose discrètement dans les marges de la littérature française contemporaine. Loin des apparences intimistes, cet écrivain met la phrase du monde à l'épreuve. Une épreuve du désir face à la connaissance de soi et de l'être aimé. Au risque de se perdre, de mettre en suspens le plaisir imperturbable des sensations. C'est dans ce débordement lyrique, cette chaleur du verbe que Sampiero trouve la richesse unique de sa voix. Avec *Le ciel et l'étreinte*, on retourne à l'innocence du désir humain que procure la beauté instable des choses. On se rapproche d'un dévoilement inquiet qui célèbre l'imprévisible alternance des jours. L'origine commence à chaque instant d'un souvenir mystérieux, comme s'il fallait y puiser le risque d'une question. À travers ces fragments de récits, Dominique Sampiero interroge la distance où se cache l'empreinte du temps nécessaire. Il traverse «une petite éternité», afin de comprendre la raison de nos départs; «*La main connaît la pluie, l'orage, le temps qui va nous saisir. Et comment les nuages fourmillent dans le sang, recourbent les doigts un à un, dans l'abandon, quand enfin la docilité des vieillards ouvre plus loin leur visage. Et que vivre est cette pauvre chose, gorgée de mémoire: une racine posée sur la table*». Dans ces pages, on découvre une clarté qui ne met pas en cause l'effort du poème. On y entend cette recherche soutenue, d'une évocation tardive de la présence immédiate. Du seul lien métaphysique, Sampiero tente de «nommer la fin des choses, le moment indicible de leur confusion». Ainsi, chaque mot rejoint le pas que l'amour laisse dans cet «échange entre le visible et la lumière».

On découvre ainsi, chez Vernet, un art d'écrire capable d'évoquer une lenteur discrète devant la présence la plus éphémère

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Amour et philosophie

PHILOSOPHER

Revue pour tous
Montréal, n° 22
décembre 1998, 128 pages

La philosophie a-t-elle quelque chose à dire sur l'amour? Dans la foulée de Freud qui écrivait: «*À la fin, on doit commencer à aimer pour ne pas tomber malade*», les philosophes, quand ils investissent cet univers où la grâce côtoie le tragique, peuvent-ils revendiquer un discours amoureux (ou sur l'amour) qui viendrait insuffler du sens à cette fragile et souvent frénétique quête de l'autre, indissociable de l'humanité en marche?

Kierkegaard a parlé de séduction, mais le désespoir n'était jamais loin. Nietzsche s'y est abîmé jusqu'à finir, en larmes, pendu au cou d'un cheval. Le grand Lévinas a trouvé dans la fugace et évanescence profonde des visages le passage vers un infini toujours recommencé. À sa suite, Finkielkraut en a tiré une magnifique *Sagesse de l'amour* que je recommande chaudement à tous.

La liste, oui, serait longue: les philosophes aussi ont voulu visiter ce lieu désirable, mais dans lequel les larmes se confondent parfois à l'espérance, tant il est vrai que la grâce n'est pas donnée à chacun de s'écrier, avec Thérèse de Lisieux, «*je ne lui dis rien, je l'aime*» (selon le beau titre d'un livre récent du père Jacques).

Les collaborateurs de la revue *Philosopher* ont pris le risque de poursuivre la réflexion. Les textes devaient être brefs et accessibles; la règle fut respectée et le florilège qui en résulte (le numéro présente aussi un dossier sur la bioéthique) offre un moment de lecture et de réflexion fort agréable. De la critique du séducteur à son apologie, en passant par un pari pascalien renouvelé et une conception naturaliste de l'amour, les philosophes participants proposent leur(s) «amour(s)»; au lecteur de choisir les siennes.

En ouverture, Hector Obalk introduit d'abord la figure du séducteur, mais c'est pour mieux l'expulser ensuite de la sphère amoureuse: «*Les séducteurs séduisent, au besoin baisent, mais ils n'aiment pas. De l'amour, ils ne connaissent à peu près rien*». Parangon de la volonté de maîtrise, de la compétence au jeu de l'offre et de la demande, partisan d'un droit du plus fort, du plus rusé, qui applique aux échanges humains une morale bassement capitaliste et stratégique («*Gagner pour réussir, évaluer les intérêts, répartir les investissements, relativiser l'échec*»), le séducteur se veut subversif, mais sa posture le condamne à la plus plate banalité et lui interdit l'expérience de la transfiguration amoureuse qui relève de l'obligation d'être faible. «*Devenir une merde qui aime une merde*», le titre abominable, très mal choisi et inutilement provocateur de l'excellente contribution d'Obalk, doit être reçu en ce sens: «*Offrir, aussi*

puissant qu'on puisse être, toute sa faiblesse en pâture. [...] Non pas souffrir, mais offrir sans crainte toute sa capacité de souffrance. Aller toujours plus haut dans le bas — où l'on tombe amoureux. Devenir, objectivement, une merde qui aime une merde... Aimer, c'est cela.»

Lucien Drivod adopte cependant une autre perspective. Son «*Don Juan ou la révolte du plus beau des anges*» constitue en quelque sorte une apologie du séducteur pour qui ne compte «*que l'ardente passion pour le plaisir sous toutes ses formes*» et qui sait que «*le jeu de l'amour ne se joue qu'en triangle. Il faut le désir, la mort et la loi*».

Deux des grandes figures mythiques occidentales de l'amour, Tristan et Iseult d'une part, et Don Juan d'autre part, se définissent justement en fonction de cette tension entre Eros et civilisation que Platon appréhendait non sans ambivalence, mais que le christianisme verra, écrit Drivod, comme une contradiction. Les deux figures, c'est essentiel, mettent en jeu un désir aiguillonné par l'interdit, mais à la passion chrétienne de Tristan et Iseult, pour qui la recherche de «*la fusion totale dans l'être unique*» débouche sur le tragique, Don Juan oppose l'attitude inverse: «*Il inflige la souffrance, garde pour lui la jouissance, se livre aux prestiges du multiple et refuse l'éternité de l'unique au nom de la multiplicité de l'instant*».

Mythe polymorphe

Le mythe de Don Juan sera polymorphe: issu d'un auteur espagnol en 1625, repris par Molière en 1665, plus tard réactivé par le duo Mozart-Da Ponte, inspiration pour l'auteur des *Liaisons dangereuses*, sa fortune est incontestable, mais les raisons qu'a le personnage de jubiler ne peuvent, aujourd'hui, que nous échapper: «*Nous ne comprenons plus guère Don Juan parce que le sacré a depuis longtemps disparu et avec lui, la grandeur de l'icône et du démoniaque*». Du séducteur mesquinement calculateur d'Obalk au Don Juan jouisseur de Drivod, on le voit, les jeux de l'amour et du hasard inspirent aux philosophes des prises de position fort divergentes. Loin de m'en scandaliser, je partage là-dessus le constat de Michel Paquette: «*Quelle idée désagréable que celle d'une science de l'amour!*»

Faute d'une science, peut-on au moins tenir un pari? Voilà ce à quoi nous convie Paquette. S'inspirant de Blaise Pascal («*N'excluons donc point la raison de l'amour, puisqu'elle en est inséparable*»), il propose de concilier émotions et rationalité pour reformuler le célèbre pari et l'appliquer à la quête amoureuse: «*S'il existe une probabilité, même mince, que la poursuite de l'amour soit couronnée de succès, le pari que l'amour existe est rationnel car le gain espéré est arbitrairement grand*. [...] Il est donc avantageux, en tout état de cause, de parier que l'amour existe.»

Avantageux, mais illusoire? Sylvie



Blaise Pascal

ARCHIVES LE DEVOIR

Lachize n'est pas loin de le croire, elle qui réfléchit sur «*l'économie du désir*» à partir de la thèse naturaliste de Robert Wright (développée dans *L'Animal moral*). «*Notre société, écrit-elle, s'efforce encore de croire à l'amour salvateur*», mais la théorie économique-évolutionniste de la reproduction dégrise notre romantisme: «*Les deux membres d'un couple se choisissent en fonction d'un ensemble de propriétés dont ils imaginent qu'elles maximisent leur bien-être individuel et le bien-être de leurs éventuels rejetons*». L'objet de notre désir, finalement, ne serait peut-être pas aussi obscur que le cinéaste l'avait imaginé. Et l'amour, dans tout ça? Un garde-fou contre la sexualité débridée! Saint Augustin, aurais-je envie d'ajouter, priez pour nous.

Enfin, fidèle à sa manière, c'est-à-dire discret et sensible, Marc Chabot délaisse l'argumentation lourde au profit de l'aphorisme poétique afin de clore sur un ton feutré et aimant ce projet éclectique. Optant pour une approche phénoménologique, Chabot écrit: «*Le secret de l'autre tient tout entier dans sa manière d'être au monde. Nous ne pouvons pas vivre longtemps de l'amour des corps*. [...] *Écrivant cela, je voudrais simplement faire comprendre que le corps n'est qu'un et que l'être est tout*». Pour lui, le concept d'une «*économie du désir*» équivaut à enfermer dans une définition réductrice une histoire, l'amour, qui, précisément, a pour caractéristique de résister à ce type de rationalisation appauvrissante: «*Oui, une histoire. Il n'y a pas d'histoire d'amour racontée entre nous. Il n'y a pas d'histoire d'amour imaginée entre nous. Jeu d'interprétation. Herméneutique de l'intime. Herméneutique d'une caresse. Herméneutique d'un bonheur consenti*».

Aimer, disait donc Freud, pour ne pas tomber malade. Très sincèrement, amis lecteurs, c'est la grâce que je vous souhaite en vous livrant un secret: c'est l'amour qui donne du sens au geste de philosopher; non l'inverse.

louiscornellier@parroinfo.net

ESSAIS

La complainte des professeurs d'université

OÙ VA L'UNIVERSITÉ?

Le travail professoral: miroir d'une évolution
Christine Piette
Montréal, Hurtubise HMH
1999, 164 pages

JEAN PICHETTE
LE DEVOIR

L'université se porte mal, de plus en plus mal, malgré les centaines de milliers de diplômés décernés et une hausse substantielle de publications dans des professeurs, au demeurant devenus des «professeurs-chercheurs». Aussi ne faut-il pas s'étonner que la Fédération québécoise des professeurs et professeurs d'université ait voulu tracer un portrait d'ensemble de l'évolution du travail, au cours des dernières décennies, d'un corps professoral qu'on dit essoufflé. Une étude d'autant plus importante à mener qu'après les réformes du système d'enseignement aux paliers inférieurs, l'université est désormais dans la ligne de mire des réformateurs «docteurs ès réingénierie».

Dans son petit livre, Christine Piette procède à une synthèse d'un ensemble de données sur les universités, les politiques gouvernementales, la formation des étudiants et les conditions du travail professoral. «*Par ce retour sur l'évolution des conditions du travail professoral*, écrit-elle en conclusion, *nous avons cherché à réaliser un travail d'enquête. Cependant, nous visions aussi des objectifs politiques à la sensibilisation du milieu universitaire et quant à la mobilisation professorale*».

Aussi le titre de l'ouvrage — *Où va l'université?* — n'apparaît-il pas vraiment conforme à son contenu, bien davantage centré sur «*le travail professoral: miroir d'une évolution*», tel qu'indiqué en sous-titre. L'auteur présente certes un ensemble de modifications importantes en cours dans les universités québécoises: diversification de la clientèle étudiante, bureaucratisation des universités, course aux subventions de recherche, rapprochement de l'institution avec l'entreprise privée, diminution du ratio professeur/étudiants et place accrue

des chargés de cours. Sur toutes ces questions, le lecteur trouvera une multitude d'informations pour l'aider à comprendre la mutation en cours dans ce qu'il était jadis convenu de voir comme une «tour d'ivoire».

Mais pour qui chercherait une analyse en profondeur des conditions socio-historiques ayant mené à la situation actuelle, le travail de l'historienne de l'Université Laval décevra. Ce n'était peut-être pas là le cœur de son propos, bien que le titre de l'ouvrage annonce davantage que ce qu'il offre. Mais on aurait aimé que Mme Piette ne fasse pas totalement l'impasse sur au moins deux contributions majeures sur la question universitaire publiées ces dernières années par deux Québécois: *The University in Ruins*, du regretté Bill Readings, et — au risque de me faire accuser de conflit d'intérêt — *Le naufrage de l'université*, de Michel Freitag. Mais peut-être ces réflexions, par les débats qu'elles peuvent susciter au sein de l'université, se présentent-elles mal à la «mobilisation professorale»...

Renaud-Bray
Livres - Musique - Jeux - Vidéo - Papeterie
Champigny

PALMARÈS
Le reflet de notre clientèle
du 15 au 21 juillet 1999

1. ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	38	Gaëtan Soucy	Boréal
2. SPIRITU.	L'art du bonheur	18	Dalai-Lama	R. Laffont
3. ROMAN	Geisha	23	A. Golden	Lattes
4. ROMAN	Une veuve de papier	12	John Irving	Seuil
5. THRILLER	Et nous nous reverrons...	8	Higgins Clark	A. Michel
6. ROMAN	Océan mer ♥	72	A. Baricco	A. Michel
7. ROMAN Q.	Le pari ♥	22	D. Demers	Q.-Amérique
8. THRILLER	Déjà dead ♥	60	Kathy Reichs	R. Laffont
9. THRILLER	Tout à l'ego	10	T. Benacquista	Instant même
10. ROMAN	Tombouctou	9	Paul Auster	Lamézi/A.Sud
11. THRILLER Q.	Les fiancées de l'enfer	7	C. Brouillet	Courte Échelle
12. ROMAN	Le journal de Bridget Jones ♥	50	Helena Fielding	A. Michel
13. BIOGRAPH.	La prisonnière	13	M. Outkir	Grasset
14. SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 01 ♥	99	N. Walsch	Ariane
15. SANTÉ	Recettes et menus santé	40	M. Montignac	Trustar
16. ROMAN Q.	Prodige	9	Nancy Huston	Lamézi/A.Sud
17. ROMAN	La maladie de Sachs ♥	25	M. Winckler	POL
18. ROMAN	Le diamant noir	15	P. Mayle	Nil
19. ROMAN	L'enfant de Bruges	8	Gilbert Sinoué	Gallimard
20. SANTÉ	Je mange, je maigris et je reste mince!	15	M. Montignac	Flammarion
21. ROMAN	L'équilibre du monde ♥	22	R. Mistry	A. Michel
22. ROMAN	Sous le soleil de Toscane ♥	48	F. Mayes	Quai Voltaire
23. ROMAN	Soie ♥	99	A. Baricco	A. Michel
24. PSYCHO.	Le harcèlement moral	38	M-F Hirigoyen	Syros
25. ROMAN U.S.	Un homme, un vrai	12	Tom Wolfe	R. Laffont
26. ROMAN	Rencontre explosive	1	S. Thacker	J'ai Lu
27. ROMAN	Aux fruits de la passion	22	D. Pennac	Gallimard
28. ROMAN	Les mystères de Jérusalem	22	Marek Halter	R. Laffont
29. ROMAN	Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles	23	Melissa Bank	Rivages
30. ROMAN	La gloire et les périls	3	Robert Merle	Faliois
31. FLORE	Les champignons sauvages du Québec ♥	6	Sic/Lamoureux	Fides
32. PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes de Venus ♥	99	John Gray	Logiques
33. THRILLER	Le complot des Matarèse	18	R. Ludlum	Grasset
34. BIOGRAPH.	La reine du désert ♥	99	Janet Wallach	Bayard
35. ROMAN Q.	Maître Eckhart	60	Jean Bédard	Stock
36. HISTOIRE	Grande aventure de l'humanité ♥	99	A. Toynbee	Payot
37. ROMAN	Un soudain mouvement du cœur	3	B.T. Bradford	A. Michel
38. ESSAI Q.	Passage obligé	17	Charles Sirols	Homme
39. THRILLER	L'associé	12	John Grisham	R. Laffont
40. ROMAN	L'empreinte de l'ange	56	Nancy Huston	Lamézi/A.Sud
41. ROMAN Q.	La cérémonie des anges ♥	35	M. Laberge	Boréal
42. ROMAN Q.	Taxi pour la liberté	21	G. Gougeon	Libre Expr.
43. ROMAN Q.	Un habit de lumière	9	Anne Hébert	Seuil
44. ROMAN	Orgueil et préjugé	99	Jane Austen	Anatolia
45. ROMAN	Bella Italia	1	F. Mayes	Quai Voltaire

Commandez vos **LIVRES**
Nous expédions par poste ou messagerie
www.renaud-bray.com
Montréal : 342-2815
Extérieur : 1-888-746-2283
Av. Parc • Cd-Neiges • Ste-Cath. • St-Denis • Brossard
276-7651 • 342-1515 • 876-9119 • 499-3656 • 443-5350
Ouvert 7 jours jusqu'à minuit

LIVRES ANCIENS ET MODERNES
• Achat • Vente • Expertise
BOUQUINERIE SAINT-DENIS
4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Achats à domicile
(514) 288-5567

Cahier spécial
Rentrée littéraire

publié le samedi 28 août 1999

littéraire

Date de tombée: le vendredi 20 août 1999 LE DEVOIR

LIVRES

ROMAN AMÉRICAIN

Les cavernes de Babylone

RETOUR À CAYRO

Dorothy Allison
traduit de l'américain
par Michèle Valencia
Paris, Belfond
1999, 446 pages

À Cayro, ils n'ont pas de pyramides, mais des cavernes. C'est un bled de la Georgie profonde, confit en dévotion. Tout le monde se connaît. C'est là que Delia, mortellement menacée par l'homme sot et fou (de cette folie profonde du Sud, pays des emportements faulknériens) qui était son mari, a abandonné ses deux filles pour suivre une vedette rock en tournée.

Delia, une voix à la Janis, devient chanteuse pour le groupe Mud Dog, formation plutôt mineure, qui deviendra mythique après sa disparition. Elle n'arrive à chanter qu'une fois ivre, pour le nouvel homme de sa vie, Randall, qui lui fait une autre fille avant de la tromper à tour de bras et de se casser la gueule sur sa moto, en compagnie d'une petite de dix-sept ans. Cet accident sera l'occasion, pour Delia, de se reprendre en mains. Elle a cessé de boire et sait enfin ce qu'elle veut: retourner là-bas, dans son bled, et retrouver ses deux filles, qui lui manquent. Elle devrait pourtant savoir que, à Cayro, où règnent les pasteurs de tous poils et le potinage quotidien, on a la mémoire longue. On l'accueille donc comme la mauvaise mère que son passé dénonce, jugée par les pentecôtistes et les baptistes, grands amateurs de prêches: la putain de Babylone est de retour.

Le roman commençait plutôt mal, je trouvais. Une écriture mal assurée, un peu comme Randall sur sa motocyclette, dont l'accident spectaculaire, qui cache peut-être un suicide, ouvre le livre. Mais quand Delia balance une poignée de bagages avec la petite Cissy, fille naturelle du rock and roll, dans une vilaine Datsun pour se lancer dans une traversée du pays à rebours de sa propre histoire, l'écriture devient tout à coup comme la route: on se laisse emporter, on commence à y croire... Un sous-titre approprié pourrait

être: histoires de femmes. Elles sont omniprésentes et occupent le devant de la scène, magnifiques de force et de caractère: d'abord Delia elle-même, de qui l'on attend à tout moment une rechute dans l'alcool et qui tiendra le coup jusqu'à la fin (à peine si elle se permettra la moitié d'une cigarette dans un restaurant, page 435), Delia, elle-même sans famille, qui en a gros sur le cœur et qui, à son arrivée à Cayro, connaîtra une inoubliable «saison des pleurs». Ensuite, les trois filles: Cissy, qui déteste sa mère pour l'avoir obligée à quitter la Californie, terreau natal des Mud Dog, son roman familial à elle; Amanda, folle de Dieu, qui déteste sa mère parce qu'elle les a abandonnées, sa sœur et elle, et parce qu'elle est la putain de Babylone;

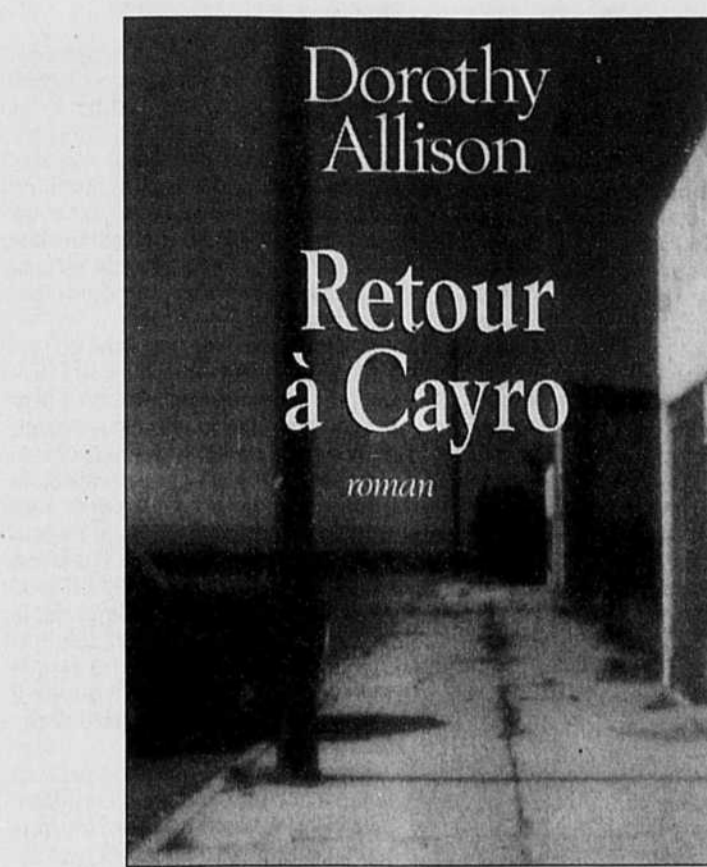


Louis Hamelin

Dede, jolie effrontée qui fume des cigarettes, puis de l'herbe, et qui, maniaque de vitesse, vole la voiture de Delia pour partir en virée la nuit (elle a ça dans le sang). Dede qui se bourre de vitamines et change de copain comme de chaussures; elle aussi déteste sa mère, au début.

Et puis, les autres membres de la tribu, amies inconditionnelles toujours prêtes à offrir le coup de main providentiel ou une épaule sur laquelle sangloter sans retenue: Rosemary, splendide Afro-Américaine venue de Californie qui boit son bourbon sur la galerie, le soir, en fumant à la chaîne; M. T., corpulente et qui sait s'y prendre avec les hommes, qu'elle ne retient pourtant pas plus qu'il ne faut dans son lit. Elle dit: «... c'est que je suis arrivée au point, dans la vie, où ce qu'ils veulent se rapproche davantage de ce que je veux. C'est donc pas bien compliqué de le leur donner».

Tribu mémorable que celle formée par ces femmes dont les liens de solidarité et de sang vont se resserrer lentement à travers les épreuves qui traversent le roman. Dorothy Allison, féministe et lesbienne radicale, écrivain (sic) de la révolte, telle que nous la présente l'éditeur, avait déjà publié *Histoire de Bone* (10-18, 1999), mis en nomination pour le National Book Award. Retour à Cayro, son second roman, s'est attiré un tas de critiques élogieuses aux États-Unis. Mais si, comme semble le prétendre Bernard



Gégnies du *Nouvel Observateur*, on assiste peut-être, à travers son succès, à une «renaissance de la littérature sociale et engagée aux États-Unis», ou même, selon d'autres, à l'avènement d'une nouvelle tradition rurale, encore faut-il savoir de quel engagement il est question... Aucune idéologie, dans ce livre, ne vient trahir la force sobre et continue de l'expression. Pas d'autre message que celui d'une émotion constamment mise à nu, et l'amour que l'on éprouve soudain, magie de la fiction, pour des personnages vivants, étonnamment vrais dans leurs mots et leurs sentiments. *Retour à Cayro* est un roman fort, dont l'efficacité ne dépend de rien d'autre que de sa propre puissance d'évocation, comme dans ces magnifiques scènes d'exploration de grottes et de cavernes par lesquelles Cissy, devenue une adolescente à l'orientation sexuelle incertaine, va, en compagnie de deux copines adonnées aux amours saphiques, entreprendre une véritable quête intérieure. L'espace véritable, pour être une

métaphore manifeste des profondeurs du corps féminin, n'en sert pas moins de contrepoint idéal au puritanisme oppressant qui règle la vie en surface, et il est décrit avec un luxe de ressources et une vision qui ne trompent pas: on est en présence d'une grande voix.

A peine si, parfois, se glissent quelques passages dont l'émotivité simpliste paraîtra trop près du téléroman. Pas grave... En lecture ou en amour, l'important, c'est peut-être d'y croire. Et l'amour, celui qui arrive finalement ou que l'on entrevoit seulement, l'amour conjugal, filial ou sororal, les sauvera toutes à sa façon. Il réussira presque à colmater les brèches du temps et à réparer les pots cassés du choc des générations. Alors on s'apercevra qu'on les aime, ces femmes qui se battent contre la vie. Car, comme le dit la sulfureuse Dede de sa trop pieuse sœur Amanda: «J'peux pas supporter les femmes qui renoncent à être elles-mêmes aussi complètement. Ça rend la tâche encore plus difficile aux autres.»

ESSAIS ÉTRANGERS

La famille Kennedy, mi-patricienne, mi-royale

JOHN KENNEDY, ENFANCE ET ADOLESCENCE

Claude Moisy
Éditions Autrement
Coll. naissance d'un destin
Paris, 1999, 204 pages

Une famille «royale» dans une république? La question m'a accompagné tout au long de la lecture de *John Kennedy, enfance et adolescence*, de Claude Moisy, ancien directeur de l'Agence France-Presse, ici converti en biographe du seul Kennedy qui, jusqu'à ce jour, fut président.

Question triviale? Moins qu'il n'y paraît. Les Anciens parlaient du cycle éternel des régimes politiques, lesquels étaient en constante mutation: monarchie, oligarchie, démocratie, tyrannie, «remonarchie», ainsi de suite. L'engouement pour les Kennedy et leur destin, depuis les années 60, traduirait-il une monarchisation des États-Unis? Sans doute pas. Il n'y a pas que les royautés qui se fondent sur les grandes familles. Des «patriciens» ont de tout temps dominé les républiques. L'élection accentue même parfois cet aspect. Les Indiens, depuis l'indépendance en 1947, se sont donné presque sans interruption des gouvernants qui sont en droite ligne avec les Nehru ou Gandhi.

Reste que l'histoire des Kennedy, narrée habilement par Moisy, consiste en une vraie saga de famille princière. On se demande même ce qui relève du récit proprement historique et de la légende savamment scénarisée par Joe Kennedy, «mère» de tous les patriarques, pour parler comme Saddam.

Avec la mort tragique de John-John, le récit de Moisy prend des aspects quasi prémonitoires. Chez Les Kennedy, l'aviation est souvent à l'origine de la tragédie. Joe Junior, aîné des fils Kennedy, se tua lors d'une mission militaire périlleuse. C'est aussi en avion que Kathleen Kennedy mourut, quelque temps avant le jour prévu de son mariage.

Mais la question demeure: royale ou patricienne, la famille Kennedy? Évidemment, toute «aristocratie» américaine, Tocqueville l'avait vu, se construit sur l'argent et se maintient par lui. Joe Kennedy l'avait compris.

Fils d'immigrants irlandais alors au début de leur ascension sociale, il voulut aller plus loin; la famille fut son instrument. Mais même si les titres de noblesse n'existent pas aux États-Unis, il ne suffit pas d'être riche et célèbre pour faire partie de «l'aristocratie» du Nouveau Monde. Les Kennedy en ont fait l'expérience, face à la vieille bourgeoisie protestante de la côte est. À chaque rebuffade, l'ambition du patriarche semblait stimulée.

Les Kennedy, malgré tout, s'identifient totalement à Boston. Voilà un aspect patricien, qui rappelle Rome. Ils se voient implicitement comme les continuateurs des «familles fondatrices» de la république. Les Bostonais, écrit Moisy, «ne laissent jamais oublier que leurs ancêtres ont tenu la première place parmi les pères fondateurs de la nation. Que c'est dans leur port qu'a commencé la rébellion des colonies d'Amérique contre la couronne britannique». Au reste, les Kennedy sont une parfaite incarnation du rêve américain.

Immigrants catholiques dépossédés, ils se sont rapidement hissés dans les hautes sphères commerciales et politiques, traditionnellement wasp.

Les traits royaux des Kennedy sont nombreux. De générations en générations, ils portent les mêmes prénoms, au grand désespoir du biographe. Ce dernier écrit que Joe Kennedy «a insufflé à sa famille la certitude que le pouvoir lui appartenait de droit quasi divin». C'est lorsqu'il devient ambassadeur à Londres que le monarchisme s'exprime le plus clairement. Le patriarche travaille comme «un vice-roi», non comme un fonctionnaire. Il entretient un rapport de «famille royale avec les médias»; ses fils travaillent à l'ambassade et il les présente aux dirigeants de l'Europe ainsi qu'au pape. De plus, il y a la sympathie de Joe pour les régimes européens non-démocratiques. Fervent munichois, il était opposé à l'entrée en guerre des États-Unis.

Malgré tout, le destin de John — et de Bob — fut républicain; non sans similitude avec celui des Gracques à Rome. C'est-à-dire des tribuns de la plèbe aux discours idéalistes, morts assassinés.

De quoi faire naître des mythes, républicains ou monarchistes.

arobitaille@sympatico.ca



Antoine Robitaille

LETTRES AMÉRICAINES

Les tristes faims des femmes

LA POMME D'ÈVE

Jonathan Rosen
traduit de l'américain
par Anna Gibson
Paris
Belfond, 1999, 360 pages

MARIE-HÉLÈNE ALARIE
LE DEVOIR

Audacieux, Jonathan Rosen? Certainement. Il fallait une bonne dose de courage pour s'attaquer, dans un premier roman, à un sujet aussi délicat que l'anorexie. Et c'est non sans témérité qu'il donne la parole à un homme qui, par amour, tentera de comprendre cette «faim qui dévore les petites filles». Rosen a relevé le défi par une innovation: l'anorexie vue à travers le regard masculin. *La Pomme d'Ève* nous introduit dans un univers complexe, où la maladie devient séduction.

Jeune couple new-yorkais dans la vingtaine, Joseph et Ruth se sont rencontrés au collège. Ils habitent ensemble depuis peu. Joseph enseigne l'anglais à des immigrants russes, en attendant de trouver mieux. De son côté, Ruth commence chacune de ses journées par une séance chez le psychanalyste, pour ensuite assister à ses cours de dessin à l'université, le tout largement financé par papa. Dès le début de leur relation, Ruth avoue à Joseph avoir été anorexique à l'adolescence. Assez rapidement, Joseph comprend qu'encore aujourd'hui Ruth se débat avec la phobie de la nourriture et la haine de son propre corps.

«La maladie de Ruth semblait l'unique obstacle à notre bonheur, non l'objet de ma fascination. Ruth, aspirant à la santé, déclenchait en moi des forces contraires. Mais je ne l'ai compris que bien plus tard. Si on me l'avait dit à l'époque, je n'y aurais pas cru. Les gens tourmentés, obsédés, en manque, me remplissaient de peur. Mais Ruth me remplissait de désir.» Joseph se transforme alors en un enquêteur boulimique, qui épie Ruth à travers ses gestes les plus quotidiens et scrute son corps dès qu'elle lui en laisse l'occasion. Il ira jusqu'à lire son journal intime et passera ses matinées à la bibliothèque municipale afin d'y potasser tout ce qui s'est écrit sur les troubles alimentaires depuis plus d'un siècle.

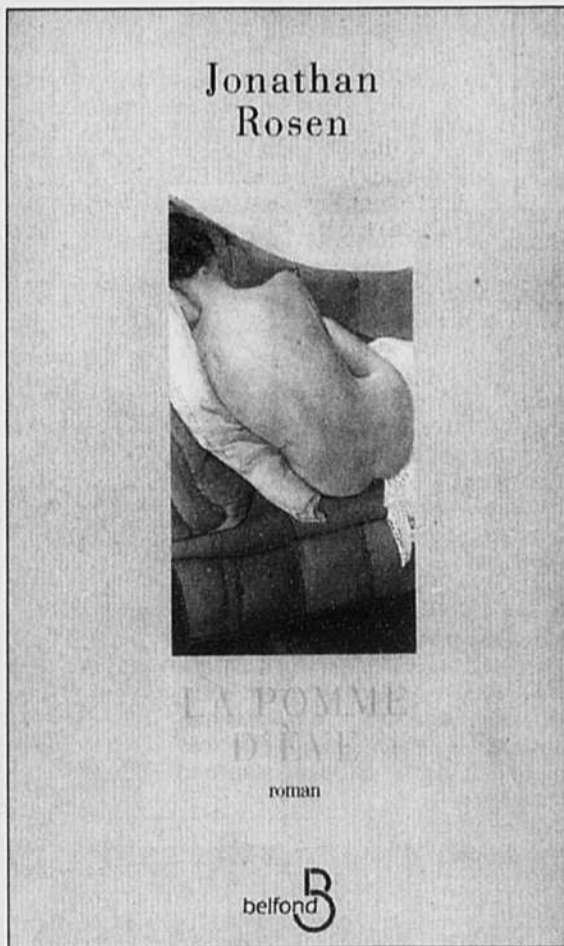
C'est une obsession: Joseph veut guérir Ruth. Cette quête n'est pas sans risque, puisqu'elle fait resurgir un des vieux fantômes de Joseph: une sœur suicidée qu'il n'a pas réussi à sauver.

Tout au long du récit, Jonathan Rosen fait preuve de lucidité et pratique une écriture sèche qui choque

souvent par sa crudité. Reprenant sans cesse le thème de la faim — la faim du corps bien sûr, mais aussi la faim métaphysique —, l'auteur tisse lentement le canevas d'une relation amoureuse qui repose sur le pouvoir de l'amour et sur le contrôle qu'il permet d'exercer sur autrui. La faim permanente et triste de Ruth lui donne l'illusion de maîtriser sa destinée. Cette même illusion, Joseph en est victime, lorsqu'il s'échine à vouloir percer le mystère du mal de Ruth. Ce n'est qu'à la toute fin que tous deux comprennent qu'ils doivent lâcher prise.

Autour du couple gravitent toute une galerie de personnages secondaires, et la découverte de l'Amérique par les élèves russes de Joseph donne lieu à des répliques savoureuses. Apparaît furtivement le personnage du père, confortablement installé dans sa nouvelle vie avec sa jeune épouse et son bébé. Ernest Flek, psychanalyste défroqué, amant de la mère de Ruth, devient rapidement l'allié de Joseph. Lorsque Joseph se tourne vers lui pour obtenir de l'aide dans son enquête, Flek servira de révélateur, éclairant Joseph sur la maladie de Ruth, tout en le guidant vers sa propre rédemption: «Vous n'êtes pas seulement en train de tenter de sauver Ruth. Vous voulez résoudre l'énigme même de la tristesse féminine [...] Vous voulez percer le mystère du corps [...] ça ne va pas bien se terminer si vous ne faites pas attention à vous.» Peu à peu, Flek fait comprendre à Joseph qu'il n'est pas responsable de la mort de sa sœur.

Si l'idée de ce roman est stimulante intellectuellement et le sujet parfaitement maîtrisé, on peut toutefois reprocher à Jonathan Rosen de ne pas creuser davantage la psychologie de ses personnages: Joseph, le professeur et l'amant, ne semble pas toujours former un seul personnage, et on a du mal à saisir les mobiles de Flek. Quant à Ruth, on conçoit difficilement la force qui l'anime vers la fin du récit, alors que depuis le début



elle est présentée comme un être extrêmement fragile.

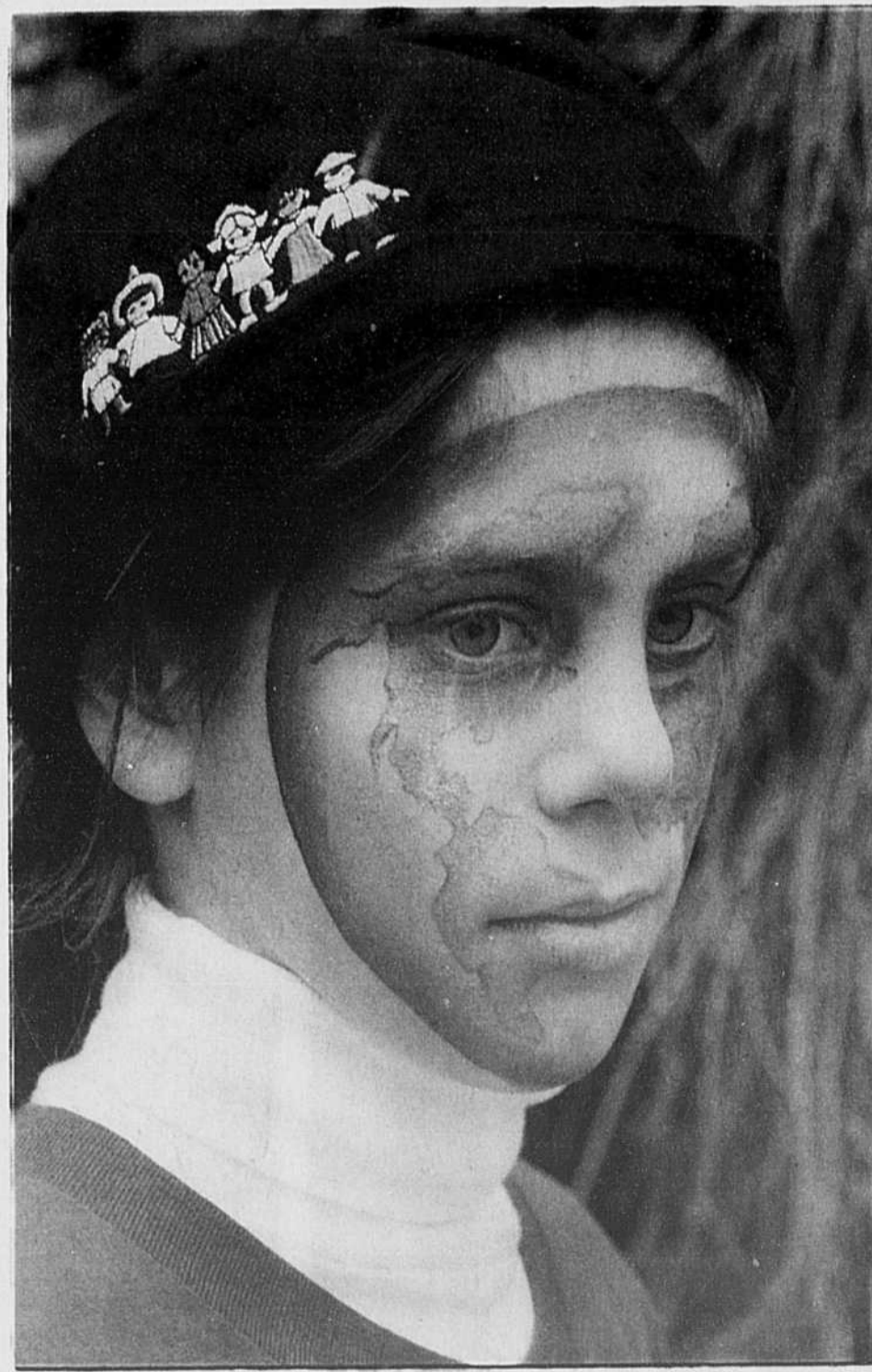
De *La Pomme d'Ève*, on retiendra l'audace de la trouvaille qui consiste à aborder l'un des derniers tabous féminins du point de vue de l'homme. À en juger par l'assurance et la maîtrise de l'auteur, on peut espérer beaucoup d'un second roman de Jonathan Rosen.

LIBRAIRIE
HERMÈS

Vos libraires de l'été
Vos livres de l'été
Votre librairie de l'été

de 9h à 20h
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
Outremont, Montréal
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

LE DEVOIR
Le Devoir tous
AZIMUTS

Un nouveau visage!

ledevoir.com

http://www.ledevoir.com

ARTS

ARTS VISUELS

Images de ville

LE REGARD
D'UN AMOUREUXMontréal, années 50.
Alan B. Stone, photographe
(1928-1992)Centre d'histoire de Montréal
335, place d'Youville
Jusqu'au 6 septembre

BERNARD LAMARCHE

À vrai dire, nous n'attendions rien de cette exposition de photographies inédites. À tort, car elle a beaucoup à donner. L'Association québécoise d'interprétation du patrimoine a remis un prix d'excellence à monsieur Jean-François Larose, commissaire d'exposition, pour la réalisation de cet Alan B. Stone, photographe (1928-1992). Il est rare, dans la carrière d'un chercheur, de découvrir un corpus d'œuvres d'un artiste inconnu. Alors qu'il faisait des recherches pour un autre projet, monsieur Larose, historien et urbaniste, est tombé sur ce fonds que possèdent les Archives gaies du Québec. Imaginez: 50 000 clichés photographiques lui tombaient sous la main, tous provenant de l'appareil du photographe timide que Stone avait été.

Quelques fragments du filon avaient été intégrés l'an dernier à *Images*

d'hommes, premier volet de l'exposition présentée à l'Écomusée du fier monde. Dans le second volet de dévoilement de ces images, à l'affiche jusqu'au 6 septembre au Centre d'histoire de Montréal, quelques images de cette quête stylisée de la beauté mâle sont accrochées, en guise de préambule. Des images de sportifs, d'ouvriers, de culturistes et de cow-boys révèlent la sensibilité de Stone à capter des moments privilégiés que dévoile son observation de la masculinité. Modestes, faisant preuve d'une retenue qui évite au photographe de faire dans le voyeurisme grossier, ces clichés témoignent du respect comme de l'admiration de Stone pour ses modèles.

Le fantôme d'un port

Montréal, années 1950 s'arrête plus proprement au contexte urbain. Bien entendu, ces photographies ont une valeur documentaire indéniable. Stone a longuement soumis les installations du port à l'obturateur. Ses images témoignent de l'effervescence de ce milieu dans les années 50, des activités qui étaient menées, tant physiques, touristiques que commerciales. On y voit la densité des infrastructures aujourd'hui démolies, rendue à travers le regard exercé du photographe. Stone a de plus beaucoup photographié les masses blanches, elles aussi aujourd'hui disparues, du

port qu'étaient les transatlantiques de la Gare maritime Iberville.

Outre le port et sa faune, Stone a fixé sur pellicule les rues de la ville, les activités des quartiers populaires, et a tiré du Salon de l'auto de 1952 des images étonnantes, d'autres chroniques masculines. Ailleurs, Stone pose un regard passionné sur les sports pratiqués par ces jeunes hommes. Il cerne des détails savoureux, par exemple un joueur de hockey en cravate. Il capte de jeunes hommes en maillot plongeant dans le canal de Lachine, derrière lesquels glisse un cargo de marchandises, immortalise la tension des matches de football hivernaux du premier de l'An. Sous le nom de Garbage Bowl, cette rencontre annuelle dans l'ouest de Montréal, mise sur pied au profit d'œuvres charitables, fête cette année sa cinquantième reprise. Dans une autre image, Stone semble émerveillé à l'ouverture des premiers supermarchés Steinberg.

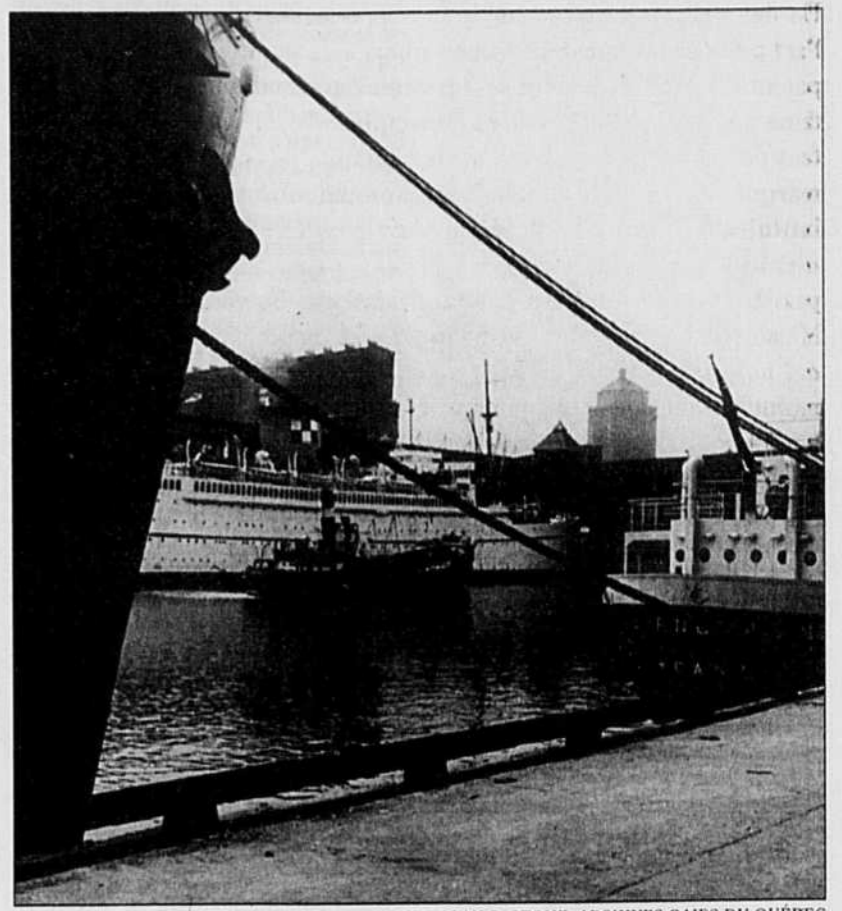
L'esprit de géométrie

Sans conteste, ces images ont une grande valeur historique. Mais s'en tenir à cela dans l'appréciation des photographies de Stone serait poser un regard limité sur ce corpus de production. Tout au long de cette sélection réduite, Stone fait preuve d'un œil très aiguisé dans le cadrage. Il

sait révéler de surprenantes perspectives à travers les artères rectilignes de Montréal et entre les bâtiments du port avant que celui-ci ne soit déplacé vers l'est. Il a abondamment joué des contrastes de luminosité entre les premier et second plans de ses compositions. Particulièrement dans ses vues sur le port, Stone prend un malin plaisir à faire des jeux de diagonales captivants.

L'exposition se termine avec un portrait du photographe dans ses dernières années. On se surprend à penser que l'homme joufflu est à l'image de ses œuvres: simple et attachant. Certains l'ont qualifié avec respect de «Doisneau gai» du Québec. Il se sera forgé un regard qui dépasse de loin les clichés homoérotiques. Il a laissé derrière lui — décédé en 1992, il souffrait d'une maladie arthritique qui le rendait fragile — une production majeure, audacieuse en même temps que réservée, par le biais de laquelle il pose sur ses sujets un regard d'une rare délicatesse.

Tout cela reste en grande partie à découvrir, et il y a beaucoup à faire pour valoriser cette production. Malheureusement, une publication se fait encore attendre (entre autres, faute de subventions). C'est une lacune importante qu'il faudra bien combler. Il paraît que la demande est grande. Voilà qui n'a rien d'étonnant à voir et à revoir.



FONDS ALAN B. STONE, ARCHIVES GAIES DU QUÉBEC
Remorqueur et paquebot. Années 1950. Photo d'Alan B. Stone

MUSÉES

Napoléon, le mythe

Les mille et un visages de l'empereur Napoléon... à l'île Sainte-Hélène

NAPOLÉON... À L'ÎLE

SAINTE-HÉLÈNE

Musée Stewart au fort
de l'île Sainte-Hélène
Jusqu'au 11 octobre

BERNARD LAMARCHE

L'été montréalais restera marqué par cette exposition sur Napoléon en passe de devenir l'une des réussites de la période estivale, côté fréquentation s'entend. Jeudi, l'exposition avait attiré 44 405 personnes. Nous sommes à mi-chemin du parcours qui se termine le 11 octobre. L'objectif record de 65 000 visiteurs attendus sera facilement dépassé. D'ores et déjà, le nombre d'entrées enregistrées annuellement par les tourniquets du musée Stewart est atteint.

Certes, le mythe de l'homme devenu empereur est loin de s'essouffler. De ce point de vue, l'exposition n'est pas sans exploiter cet aspect du mythe. Avant même d'entrer dans les salles, le ton est donné: une kyrielle de produits dérivés, apparus de 1800 à nos jours, certains complètement farfelus, attendent les visiteurs dans une vitrine. Les babioles, dont certaines haut de gamme, côtoient les affiches de films et de comédies musicales reprenant jusqu'à plus soif le récit des aventures du «grand-

homme. L'exposition veut enflammer l'imagination.

C'est fou ce que peut justifier l'homophonie. De l'île Sainte-Hélène à l'île Sainte-Hélène, de la France au Québec, l'exposition s'articule autour du nom de l'île où l'empereur des Français fut exilé au terme d'une carrière militaire et politique houleuse. C'est donc la vie et l'homme que retrace l'exposition, du berceau jusqu'à la mort, sans oublier de relater, à l'aide de courtes vignettes, l'ascension fulgurante de Napoléon dans la hiérarchie militaire, de même que les campagnes et les autres grands moments de l'épopée napoléonienne. Sainte-Hélène n'apparaît qu'à la fin de la chronologie, à la mort de Napoléon, survenue pour des raisons obscures et sur lesquelles les spécialistes sont en plein désaccord. En définitive, le titre de l'exposition-événement ne concerne que la toute dernière salle, où sont présentés des artefacts liés aux années mythiques d'un Napoléon en exil.

L'art de la représentation

L'exposition en décevra certains. Bien que nombre d'objets ayant appartenu à Napoléon proviennent du Musée national du château de Malmaison, dépositaire en France d'un important fonds Napoléon, l'exposition se propose de dresser un portrait général de l'épopée napoléonienne.

De fait, l'exposition touche à tout. Ce qui donne lieu à des vastes tableaux où on fait état des liens (très) lointains de Napoléon avec sa colonie du Bas-Canada. Un tel parti pris met sans doute en valeur la collection du musée Stewart, mais en raison des objets présentés, il a pour conséquence de faire déborder l'exposition, qui porte moins sur Napoléon que sur les codes vestimentaires et ornementaux des militaires de l'époque.

Par ailleurs, il manque de nombreux détails sur les campagnes militaires et les grandes batailles. On lira

avec plaisir et profit l'acte de mariage extravagant de Napoléon, aux renseignements faux. Mais devant la copie décevante du célèbre tableau de David, *Le Sacre de Napoléon*, rien n'est dit pour expliquer l'absence de la mère de Napoléon lors de l'événement. Celle-ci apparaît pourtant dans le tableau, à la demande expresse de l'empereur couronné.

Cela étant, l'exposition est à voir pour comprendre l'époque de Napoléon, notamment au chapitre des arts décoratifs. On regardera avec intérêt les reliques qui encombrant les cou-

loirs exigus du musée. Plusieurs représentations de Napoléon ont été retenues pour l'exposition. Les nombreux dessins de batailles montrent le souci qu'avait l'empereur de diffuser ses exploits. Des allégories incarnent le mythe. Les portraits officiels se multiplient, par exemple une copie du XX^e siècle d'un Ingres (rares sont les tableaux originaux, surtout pour les grands maîtres), une série de portraits commandés par Napoléon à plusieurs peintres, destinés aux grandes villes belges (1), de même que les nombreux bustes, aussi un

portrait de l'époque Empire, exécuté par le baron Gérard, où Napoléon est représenté en législateur plutôt qu'en militaire.

L'exposition ne contient sans doute pas que des éléments indispensables à une meilleure compréhension de l'Histoire. Et il est vrai que la valeur historique de certains est discutable, mais elle donne l'heure juste quant à l'iconographie abondante sur Napoléon et sa carrière, de même que sur son rôle dans la diffusion de ses exploits. Un mythe, cela se construit. À voir, même pour les non convertis.

L'empereur corsé

NAPOLÉON

«Mon ambition était grande»

Thierry Lentz
Découvertes Gallimard (no 361),
159 pagesSTÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Il y a de ces hasards trop beaux pour être faux. Comme le fait de présenter cette exposition estivale consacrée à Napoléon sur l'île Sainte-Hélène. Ce lieu et cette chose devaient se rencontrer. Un arbitraire objectif de plus.

La parution simultanée d'ouvrages traitant de Napoléon est moins impressionnante. Ce n'est pas un hasard, puisque des bouquins savants ou populaires sur ce sujet vaste comme une empire, il en paraît tant et plus chaque année. Dans le lot récent, il y a donc ce petit *Découvertes Gallimard*. À vrai dire, sa parution remonte déjà à quelques mois, mais l'occasion d'en parler est trop belle pour ne

pas la saisir. Comme le veut le modèle de cette jolie collection qui comptera bientôt 400 titres, le livre de 160 pages explore son sujet en liant un propos simple, mais parfaitement informé, à une impressionnante iconographie. Dans ce cas, la rédaction a été confiée à Thierry Lentz, auteur de plusieurs livres savants sur l'histoire du Consulat et de l'Empire. Son texte est illustré par plus de 175 documents, peintures, aquarelles, dessins, gravures, estampes et cartes des principales campagnes militaires. Des témoignages et des documents complètent l'ouvrage.

Tout ça, donc, pour initier à la vie et à l'œuvre de Napoléon Bonaparte, «du jeune général au premier consul, de l'Empire à Sainte-Hélène». C'est l'histoire vraie d'une légende. Celle d'un homme extraordinaire, dont l'ambition fut effectivement démesurée, mais qui a surtout

réussi à l'assouvir en conquérant l'Europe. Le titre lui-même résume le programme. Les premières pages proposent d'autres citations de ce genre où Napoléon affirme haut et fort son immense valeur, dont il est bien conscient. «J'ai fermé le gouffre anarchique et débrouillé le chaos, dit-il dans le premier extrait reproduit. J'ai dessouillé la Révolution, ennoblé les peuples et raffermi les rois. J'ai excité toutes les émulations, récompensé tous les mérites et reculé les limites de la gloire. Tout cela est bien quelque chose. Et oui, sur quoi pourrait-on m'attaquer qu'un historien ne puisse me défendre?»

Ce petit livre d'un historien n'est là ni pour défendre, ni pour attaquer son sujet, bien que l'admiration et la perspective franco-française colorent l'ensemble. On peut par exemple regretter que les témoignages livrés à

la fin de l'ouvrage soient tous signés par des auteurs de l'Hexagone et qu'ils soient presque tous hagiographiques. On regrettera par exemple de n'y trouver aucune strophe de l'*Ode à Napoléon* de Lord Byron (mise en musique par Schenberg) ou d'autres perspectives, carrément critiques, qu'auraient données ceux qui avaient goûté à l'amère médecine du dictateur. Il y a au moins ceci, d'André Suarès: «Quelle peut bien être l'humanité d'un Napoléon?», demande l'essayiste après avoir cité l'empereur s'extasiant devant la beauté du champ de bataille de Murat, jonché de 90 000 corps, morts ou blessés. «L'ordre qu'il établit et l'obéissance qu'il exige. Son humanité est l'administration, comme le destin pour lui est la politique. Tel est le monstre de la puissance. Et tous les puissants, dans l'ordre de la chair, tendent à ce monstre-là...»

Mais bon. Tel qu'il est, ce *Napoléon* sur ce «monstre-là» se lit et s'apprécie très bien et constitue une excellente introduction à l'exposition du musée de l'île Sainte-Hélène.



se me défendre?»

BAIE-SAINT-PAUL 1999

l'ÉVENIR
EN QUESTIONS

LE SYMPOSIUM INTERNATIONAL
DE LA NOUVELLE PEINTURE AU CANADAdu 30 juillet au 5 septembre
Directeur artistique: Bernard Paquet

Les artistes invités:

Nicol Beaulieu, Québec
Vivian Gottheim, QuébecRichard Ste-Marie, Québec
Chiu Suen Wong, C.-B.• Des tables rondes
• Des conférences• Des activités parallèles
• Un forum les 20 et 21 août

AU CENTRE D'EXPOSITION

23, rue Ambroise-Farad
Jusqu'au 13 septembre

«MAGIE DU RÉEL»

Hommage à Pierre Perrault

UNE PRÉSENTATION DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM

Revoir

riopelle
à Baie-Saint-Paul

LE MINISTÈRE DU PATRIMOINE CANADIEN • LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA
LE MINISTÈRE DU TOURISME DU QUÉBEC • JEUNESSE CANADA AU TRAVAIL
LOTO-QUÉBEC • TELE-QUÉBEC • ROCHE • LE DEVOIR • LE SOLEIL • POWER CORPORATION • CIMT

POUR INFORMATIONS: (418) 435-3681

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

délicieux ART ET SOCIÉTÉ

le Québec
des années
60 et 70

Jusqu'au 31 octobre 1999

Deux expositions sur un même thème
présentées simultanément au Musée de
la civilisation à Québec (jusqu'au 24
octobre) et au Musée d'art contemporain
de Montréal (jusqu'au 31 octobre).185, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Québec)
métro Place-des-Arts

Renseignements: (514) 847-6226

DeSerres

Le Canada 100 Ans • The Canadian Centennial

Pentacom SC&R

une présentation de

BENSON & HEDGES

LES ARTS

ARTS VISUELS

De l'art populaire à l'art indiscipliné

Un des intérêts grandissants de la muséologie au Québec concerne l'art populaire, dit aussi art brut, parfois art naïf ou encore art des patenteux. Nous en sommes à redéfinir ces notions. Belle idée: certains parlent même d'un «art indiscipliné». L'été de la fin du siècle, tant par la technologie que par la virtualité — époque oblige —, est marqué par cette forme d'art sans prétention. Avec une exposition intitulée *L'Éden, côté jardin - L'art populaire canadien en plein air*, le Musée canadien des civilisations de Hull (MCC) marque le pas. Une autre exposition poursuit dans la foulée, à Montréal, à la Maison de la culture Marie-Uguay: *Les Lieux de l'art «indiscipliné»: art populaire et art insolite au Québec*. Celle-ci est peut-être de moindre envergure, mais elle défend farouchement un type d'art hors normes, pratiqué par des autodidactes et qu'on qualifie aussi, pour ajouter à la liste, d'art outsider ou singulier.

L'ÉDEN, CÔTÉ JARDIN — L'ART POPULAIRE CANADIEN EN PLEIN AIR
Musée canadien des civilisations
100, rue Laurier, Hull
Jusqu'au 9 janvier 1999

LES LIEUX DE L'ART «INDISCIPLINÉ»: ART POPULAIRE ET ART INSOLITE AU QUÉBEC
Maison de la culture Marie-Uguay
6052, boulevard Monk
Jusqu'au 21 août

BERNARD LAMARCHE

Hull — Fidèle à la façon de faire maison, c'est à grand renfort de reconstitutions qu'est présentée, à Hull, jusqu'au 9 janvier prochain, une partie de la collection d'art populaire canadien du MCC, avec des œuvres datées de 1960 à 1990. La présentation riche en feuillages artificiels (parfois d'une qualité à s'y méprendre!) s'attarde plus particulièrement aux devantures des maisons. L'exposition organisée par Phil Tilney, conservateur invité, fait donc essentiellement dans l'ornementation de parterres, à travers l'art populaire traditionnel. Animaux en tous genres, incontournables girouettes, vire-vent des plus ingénieux, petites merveilles de mécanique éolienne, cabanes à oiseaux, pantins et personnages grandeur nature, efficaces leurres de galeries et sculptures naïves de tout acabit, aux traits expressifs, voilà en vrac le menu offert par cette présentation de près de 150 œuvres qui révèle sa part de surprises dans chaque recoin du jardin reconstitué.

Une animalerie étrange, un bestiaire tantôt déroutant, tantôt amusant, ailleurs touchant de maladresse, fourmille en quantité dans ce parcours qui cependant ne tranche pas avec l'image convenue que plusieurs se font de l'art dit populaire. La fonction des objets y est pour quelque chose: ce ne sont pas des environnements d'art qui sont montrés, on pense à la maison d'Arthur Villeneuve, mais il s'agit, on l'a dit, d'art d'ornementation.

Cela dit, l'exposition dresse un inventaire intéressant de l'art de l'ornementation des pelouses. Pour les animaux, on voit le plus rudimentaire des hiboux jusqu'au plus étrange des oiseaux, fait avec une sorte de champignon poussant sur les arbres et

dans la forme duquel l'artiste a vu des ailes, là où plusieurs n'auraient rien vu du tout. À la fin de l'exposition, une petite section contient du reste des objets insolites, tels ces visages d'hommes du futur et des bestioles inconnues, imaginaires, à l'esthétique inusitée.

Quelques pièces tout au plus témoignent d'une activité créatrice relevant davantage de l'ordre compulsif: le complexe immobilier pour oiseaux, un incroyable multiplex, le vire-vent articulé fort élaboré de José Machado, avec ses engrenages et ses pantins articulés. Aussi, cette figure singulière d'Albert Winje, originaire d'Alberta, ancien forgeron, et sa bonne femme nue faite de métal récupéré — ailleurs le bois domine comme matériau —, et sa laine d'acier stratégiquement disposée! A voir également ce vire-vent grivois, avec son mouvement de va-et-vient sans équivoque. Et encore, il faut admirer la niveleuse de Raymond Beaudin, monument de patience, entièrement faite de capsules de bière: l'unique exemple, malheureusement, du travail de cet artiste qui, dans sa carrière, a utilisé, dit-il, plus de sept millions de capsules... livrées par camion à son domicile de Havelock, au Québec, pour couvrir son terrain de ces bricoles.

L'exposition se termine sur un clin d'œil critique fort pertinent, qui en dit long sur la réalité actuelle de tels ornements. Un dernier tableau met en vedette les adaptations commerciales de cette pratique artistique traditionnelle. Des ornements disponibles sur le marché sont présentés, qui disent la récupération kitsch dont ce type d'art est l'objet: des incontournables flamands roses aux nains de jardin, en passant par les ornements thématiques, notamment ceux associés aux fêtes comme l'Halloween. Un seul oubli dans cette section, au sein d'une exposition qui se veut une histoire de l'art du jardin «naïvement» décoré. Le versant politiquement incorrect a soigneusement été mis à l'écart: *exit*, donc, ces épouvantables petits hommes de couleur, en plâtre, que l'on retrouvait jusqu'à tout récemment sur les pelouses.

La publication

Une publication fouillée accompagne l'exposition qui, curieusement, semble avoir été expurgée des «cas» les plus ambigus. L'auteur s'en tient presque exclusivement aux œuvres qui tombent le plus sous le sens com-

mun. Rien d'étonnant à cela: la quatrième de couverture explique que les œuvres sont sorties des maisons pour «embellir les pelouses». Plus encore que dans l'exposition même, cette affirmation pour le moins discutable, s'ajoutant à l'orientation de la publication, révèle les présupposés idéologiques de l'auteur en matière d'art populaire: sans porter de jugements sur la valeur des artistes, nous dirions qu'il propose un regard quelque peu convenu, idéaliste, sans réel questionnement.

L'exposition aura plusieurs vies: une tournée canadienne de trois ans suivra sa clôture à Hull, le 9 janvier 1999. Vancouver, Calgary, Toronto, London, Winnipeg, Halifax et Montréal auront tour à tour l'occasion de se familiariser avec ses œuvres vives et colorées. À voir pour le foisonnement des œuvres.

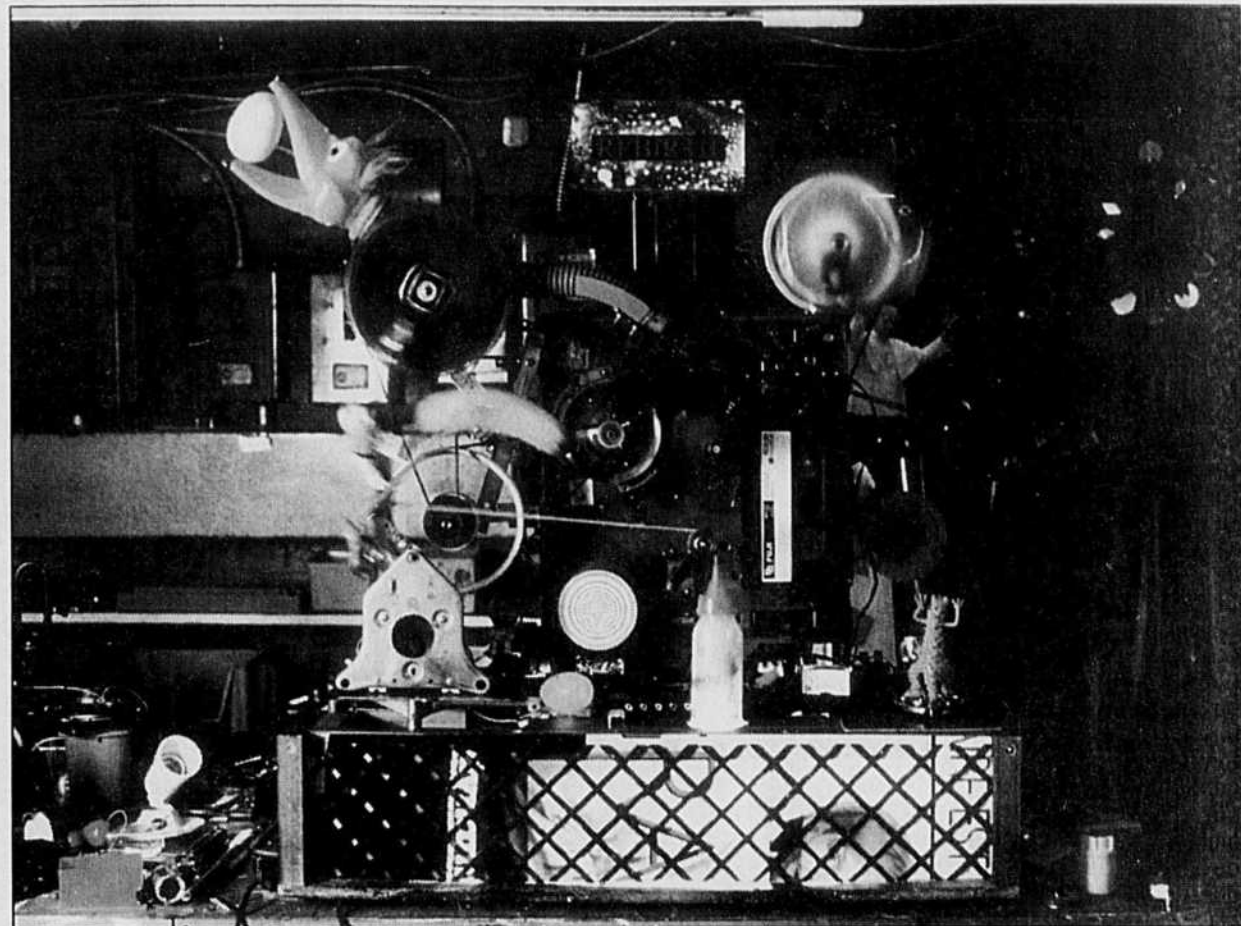
À Marie-Uguay

À la Maison de la culture Marie-Uguay, la commissaire Valérie Rousseau, qui en est à ses premières armes pour ce qui est de mettre sur pied des expositions, adopte un tout autre point de vue. Là où le MCC se tenait dans des eaux relativement calmes, Rousseau a choisi d'aller du côté d'un art plus cru, ou du moins plus compulsif. Cette exposition très réussie, tout à la fois enlevante et dérangeante, en plus de présenter des œuvres plus massives et débridées, donne l'heure juste des recherches récentes dans le domaine.

Rousseau est l'une des initiatrices du projet de la Société des arts indisciplinés (sur le Web: <http://www.sai.qc.ca>), avec Eric Mattson et Pascale Galipeau (en 1995-97, cette dernière avait organisé, et c'était justement au MCC, une exposition d'art populaire intitulée *Les Paradis du monde*).

L'exposition de Rousseau s'arrête à des types d'œuvres particulières. Répartie en trois zones — manifestations insolites, zona incerta et environnement d'art —, l'exposition s'attarde autant à la facture et à l'aspect sensible des œuvres qu'au contexte qui les a vues naître. Précisément, la commissaire présente des œuvres au caractère imprévisible.

Pour la section zona incerta, la moins fouillée des trois, sont présentées des œuvres issues de contextes médical et psychiatrique. La seconde section, la plus importante en matière



Rebirth, 1999, une installation de Florent Veilleux

SOURCE MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY

de découvertes, présente des environnements d'art. Rousseau a sillonné les routes du Québec pour dénicher et documenter des sites, maisons et terrains, investis de façon proliférante par leurs habitants. Il s'agit d'univers denses et expansifs de matériaux récupérés, accumulés et agencés en d'extraordinaires compositions boulimiques. S'en dégagent des imaginaires fabuleux qui traduisent un désir compulsif et illimité de créer.

Ces recherches ouvrent un champ d'étude inédit au Québec. Vu le caractère éphémère de ces constructions galopantes et de ces «anarchitectures» — elles sont souvent détruites après la disparition de leurs auteurs, démembrées ou vandalisées —, les travaux de défrichage de Rousseau soulignent l'urgence de documenter ces œuvres à défaut de pouvoir les conserver intactes. Cette section de l'exposition présente surtout des photographies de sites et,

exceptionnellement, des fragments d'environnement d'art.

La dernière partie recueille des manifestations insolites. On compte beaucoup sur la dernière installation de Florent Veilleux, cet indomptable patenteux, dont on a vu les réalisations il y a trois ans au musée McCord. Outre des bidules articulés qu'il faut activer en pressant un bouton, Veilleux expose des téléphones dont il a enlevé l'écran pour y loger des ballets de poupées, lesquels sont filmés pour être ensuite diffusés sur des télévisions en bon état, selon des points de vue totalement excentriques. Ouf!

Le reste de la sélection présente le même caractère obsessionnel que celui des machines de Veilleux, ce qui assure la cohérence du parcours. À voir donc les tableaux religieux de Ser-

gente Palmerino, faits de pierres et de babioles, les tableaux 3D de Marie-Anna Voisine, extrêmement touffus, les sculptures de matériaux récupérés de Pier Lefebvre, outils de vision à la fonction trouble et à la forte présence. Les figurines de Félicien Lévesque (aussi au MCC) et leur naïveté obsédante, qui forment l'imagerie de l'affiche de l'exposition, sont également attachantes.

Cet art sans prétention aucune, souvent fait sans réel souci de s'adresser à un public, cet art intégré à la vie quotidienne des artistes, dont il arrive qu'il soit lié à leur métier, est présenté, grâce à cette exposition, selon un angle précis et sensible. Il y a beaucoup de plaisir à en tirer, en plus de quelques moments d'une joyeuse incrédulité.



SOURCE MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS

Un aigle de l'artiste Ralph Bouthillier, début des années 1970



7 JUILLET - 7 AOÛT 1999

MARTINE HÉNAULT ENCADREMENTS
430 ST. FRANÇOIS-XAVIER
MONTREAL H2Y 2T3
(514) 287-1064

Du 24 juillet au 1^{er} août 1999 de 10 h à 17 h.

Le Circuit des Arts Memphrémagog tiendra cette année sa 6^e édition. Que l'on soit artiste ou amateur d'art, le circuit vous invite à rencontrer 80 artistes de différentes disciplines, soit dans leur atelier ou dans un lieu d'exposition collectif.

En plus de vous faire découvrir une région où les scènes champêtres sont susceptibles de vous charmer.

Pour vous aider à localiser ces artistes, des dépliants du circuit sont disponibles dans différents lieux et commerces publics ainsi que dans les centres d'information touristique de l'Estrie.

Un tirage vous offre la chance de gagner un de nos 6 prix

Information touristique
Magog-Orford:

1-800-267-2744 ~ (819) 843-2744

Internet: <http://www.gearwerx.com/circuitdesarts>

Circuit des ARTS
MEMPHRÉMAGOG

LES BEAUX DIMANCHES
AU FORT-LENNOX

PRÉSENTÉS PAR:
LE DEVOIR
LE CANADA FRANÇAIS
Caméléon COMMUNICATION
104.1 FM

DES ACTIVITÉS
POUR TOUTE LA FAMILLE

CE DIMANCHE 25 JUILLET

LES BEAUX DIMANCHES
AU FORT-LENNOX PRÉSENTENT:

La Grande Envolée.
Spectacles et ateliers de fabrication
de cerfs-volants pour toute la famille.

RENSEIGNEMENTS:
LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU FORT-LENNOX
SAINT-PAUL-DE-LE-AUX-NOIX
(450) 291-5700

Autonomie 15
Série 21 ou 6
Route 223 sud

Parcs Canada Parks Canada

Canada



Dossier non maîtrisé, question complexe aux nombreuses implications: la reconversion du Locoshop Angus en technopôle environnemental, sorte d'ensemble industriel destiné à accueillir les entreprises qui y trouveraient leur compte, semble souffrir du trop grand dynamisme de ses promoteurs, par ailleurs dépourvus de moyens et d'expérience.

JACQUES MARTIN

L'Est de Montréal, avec ses 22 % de chômeurs — majoritairement francophones — et sa situation éloignée par rapport aux riches demeures de Baie-d'Urfé, soulève littéralement le cœur de plusieurs investisseurs pour lesquels ce secteur n'offre plus rien d'intéressant, dès lors qu'il est question en plus d'environnement.

Le site

Situé dans le prolongement de l'avenue du Mont-Royal, entre le bouchon du Journal de Montréal et le Stade olympique, le technopôle environnemental Angus, dont on s'évertue tant bien que mal à vanter les mérites, prend racine dans ce pays aussi solidement que dans une terre de roches.

Pourtant, la tentation est grande de se servir d'Angus comme d'un catalyseur d'emploi pour le quartier — on prévoit 2000 emplois d'ici huit ans — et l'effort déployé au cours des cinq dernières années pour y arriver est colossal. C'est la renaissance d'une immense zone industrielle de 185 000 m² laissée trop longtemps en friche, située au croisement des quartiers Rosemont, Hochelaga-Maisonneuve et Petite-Patrie, qui devait être à l'origine d'un des plus importants projets de récupération immobilière à caractère industriel au monde.

L'ancien Locoshop Angus, où l'on assemblait les trains du Canadien Pacifique au début du siècle, fut sectionné en trois parties dont le tiers au centre sert de vaste espace de stationnement, à quoi s'ajoute l'aménagement d'une nouvelle rue. À une extrémité, un premier tiers avait été récupéré par les supermarchés Maxi — mais l'entreprise a depuis abandonné l'idée de s'y installer...

La Société de développement Angus a plutôt opté pour la réfection du tiers restant, pour en faire une grande halle industrielle, dont l'objectif est d'accueillir les industries et les entreprises de services soucieuses de respecter l'environnement. Toutefois, ce principe, de l'avis même de Christian Yaccarini, directeur de la SDA, est de moins en moins respecté: «Au début, on était très ambitieux, mais on s'est vite ravisé devant la difficulté d'attirer la clientèle désirée. Incidemment, on a dû s'en remettre à la collaboration de sous-traitants qui ont joué davantage le rôle de partenaires que de simples fournisseurs de services», fait-il remarquer.

Quelques 300 000 pi² ont également été réservés entre le technopôle et les projets résidentiels, plus à l'est. Ils agiront comme une zone tampon.

La halle industrielle

La halle industrielle constitue la première étape du projet et la rue Molson devient dans les faits une voie pour les camions. La halle est l'œuvre de la firme d'architectes Dupuis, Dubuc et associés. Les travaux d'ingénierie ont été réalisés par les firmes SNC-Lavalin et Dessau.

L'architecte Guy Favreau, responsable du projet, a opté pour la conservation et la mise en valeur des éléments forts de cette ancienne usine de montage. Il a donc choisi de couper à son tour le bâtiment en trois sections sur la longueur, laissant un tiers de la structure et le pontage métal-

FORMES ANGUS

BEAUCOUP D'ESPOIR, UN AVENIR INCERTAIN



La Halle industrielle Angus, une réalisation de la firme d'architectes Dupuis Dubuc et associés

MICHEL TREMBLAY

lique complètement à nu, sans toit ni murs, si ce n'est un grand mur latéral en guise de façade et de mur-écran pour le stationnement. L'idée était de créer un espace de stationnement à l'intérieur du périmètre du bâtiment original, non de le remplacer, même partiellement. Tâche difficile qui a eu pour conséquence de comprimer considérablement le reste de l'espace intérieur.

Un bassin de captation des eaux pluviales garde à distance l'immonde stationnement de remorques, encore utilisé par le CP, qui dissimule en partie l'édifice depuis la rue Rachel. Quelques vignes sont prévues çà et là, mais de façon générale il y a peu d'ornementation végétale.

Les concepteurs ont de plus utilisé des parements métalliques et des fe-

nestrages modulaires afin de «remplir» les grandes arcades latérales et la tranche du bâtiment d'origine, qui sert maintenant d'entrée principale avec sa grande baie vitrée. Une trouvaille assez originale qui permet de multiples agencements de façades.

L'architecture intérieure

Depuis l'intérieur, la baie vitrée reprend à la verticale le plan allongé de l'édifice et se situe dans le prolongement des colonnes récupérées par le projet Maxi qui servent d'éléments décoratifs dans le vaste stationnement, sorte de vestiges d'une modernité dévastée.

Au centre, une immense promenade: avec, dans l'axe central, une quinzaine de grandes colonnes en métal boulonné viennent supporter un ancien pontage roulant, qui sert d'assise au plancher du deuxième étage situé légèrement en retrait, ce qui laisse entrer toute la lumière par les sept

grands puits vitrés ornant la toiture.

Au rez-de-chaussée, les manufactures. À l'étage, les entreprises de service, les laboratoires. Une mezzanine et deux passerelles permettent enfin d'accéder aux bureaux, au deuxième étage.

Tout est apparent. On a voulu conserver la plupart des éléments structurels métalliques d'origine: fermes d'acier, poutres et colonnes. Peut-être un peu trop, car ce choix crée une atmosphère trop chargée, et la promenade apparaît alors comme une rangée de grands arbres mis en serre. On aurait eu intérêt à jouer d'audace sur le plan de la répartition des espaces; ils sont ici simplement disposés de chaque côté de la promenade.

Néanmoins plusieurs aspects de l'ensemble demeurent fort innovateurs pour un projet de type industriel: fenêtres ouvrables, extracteurs d'air qui tempèrent le bâtiment en détournant l'air chaud des manufactures du rez-de-chaussée vers les bureaux très calorivores de l'étage. Les concepteurs ont également voulu valoriser le caractère unique de la structure d'acier, qui est simplement lavée, non repeinte. La récupération est à l'honneur. Plus de 30 % des matériaux sont recyclés: linoléum, peinture, gypse, tapis.

Guy Favreau est un des architectes engagés corps et âme dans le recyclage: «En tant qu'architecte, je vois un scandale dans la quantité de cochonneries non recyclables qu'on jette, et même ce qu'on recycle est totalement insuffisant. Il faut prendre le temps de le faire, et de bien le faire. De ce point de vue, la Société de développement Angus a offert un réel support et un encouragement incroyable quant à la conception et au développement du projet.» Guy Favreau ajoute: «Au début, tout le monde nous disait que ça coûterait moins cher de le démolir et de construire du neuf. Réno-

ver un bâtiment existant avec des matériaux recyclés, ça ne coûte pas vraiment plus cher qu'avec des matériaux neufs. C'est un peu plus exigeant en termes de recherche et de triage, mais le résultat est beaucoup plus intéressant.»

L'avenir d'Angus

Comme tient cependant à le rappeler Christian Yaccarini, directeur de la SDA: «Le technopôle Angus, ce n'est pas encore gagné. Le fait qu'on soit dans l'Est rend les choses plus difficiles. Pour les attirer, on doit donner beaucoup plus aux entreprises que si on était à Ville Saint-Laurent. Nos deux principaux problèmes sont l'accès au financement et le fait d'être situé dans le milieu francophone de l'Est de Montréal.»

«C'est malheureux à dire, ajoute-t-il, mais si on veut attirer des entreprises étrangères, le potentiel de l'Est de Montréal reste encore à démontrer. Québec devrait en faire une priorité. Du côté du financement, la solution que nous avons retenue pour palier le désintéressement des banques est de travailler en partenariat avec nos fournisseurs de services, qui reconnaissent le potentiel réel d'un tel projet. Il faudrait que le gouvernement investisse dans les anciennes zones industrielles par des stratégies incitatives, pas seulement dans l'Est de Montréal, mais aussi dans le sud-ouest, à Trois-Rivières, Québec, Sherbrooke.»

Domage qu'Angus ne s'oriente pas davantage vers le secteur des technologies du futur ou du cinéma, et que ses responsables persistent à se tourner vers des entreprises manufacturières sous-traitantes qui risquent d'enfermer l'Est de Montréal dans le cercle de la médiocrité pour plusieurs générations encore. C'est pourtant là un secteur de la ville bourré de talent et de créativité. Angus a ce potentiel, cette force intrinsèque qui lui permettrait de retenir l'attention internationale.

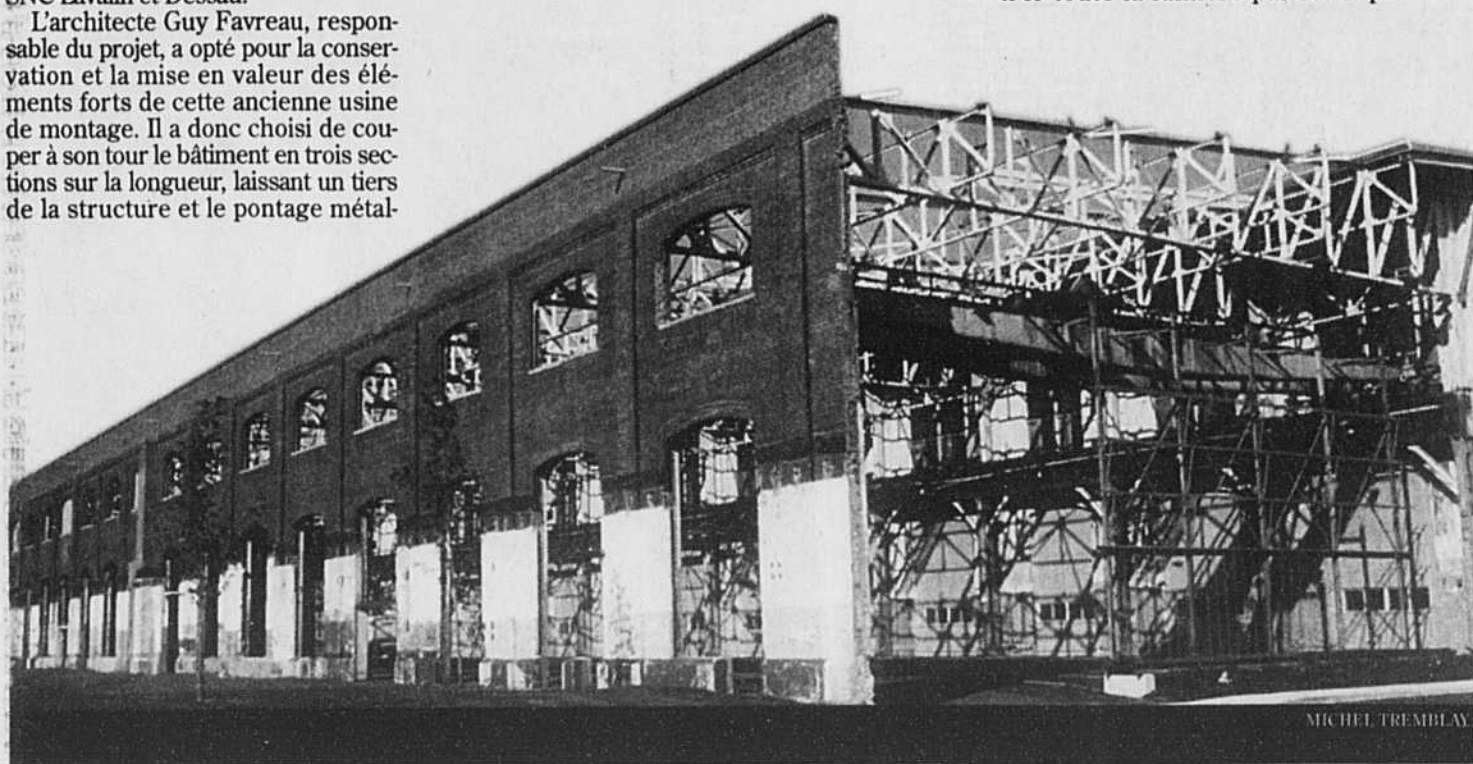
L'aide de l'État

«Il faudrait que le gouvernement y mette un peu plus du sien et promeuve un projet porteur pour Angus: université, centre de recherche, théâtre, musée, ou incite une grande entreprise à venir s'y installer. En France, en Italie ou au Danemark, l'État ne craint pas d'investir dans la reconversion industrielle. Ici, il n'y a pas de programme, aucune politique de reconversion. Il faut que l'État lance un projet porteur comme il l'a fait pour la Cité du multimédia», affirme le directeur de la SDA.

Ce n'est pas pour rien que nous vous parlons aujourd'hui du projet Angus. Comme nous avons pu le constater récemment dans cette page Formes, dans une série d'articles sur la collaboration multiple et la transversalité dans les projets aux Pays-Bas, la planification, et surtout la réalisation, d'un technopôle à fonctions multiples comme celui d'Angus doit reposer sur un consensus et être le point de mire des médias par le dialogue et l'effervescence qu'il peut susciter.

Angus est avant tout un projet social qui a revêtu les habits d'un projet privé et on peut douter qu'il atteigne ses objectifs sans l'ouverture de la SDA sur des formes d'industries nouvelles ou moins «manufacturières» et sans l'effort du gouvernement.

Manque d'opportunisme ou de vision de la part de ses promoteurs? Manque de stratégies créatrices d'emplois de la part de nos gouvernements? Le sort du projet Angus est désormais entre les mains de ceux qui sauront croire au rôle déterminant qu'il pourrait jouer, non seulement dans le développement de l'Est, mais aussi de toute la région métropolitaine.



MICHEL TREMBLAY

Galerie de l'Institut
de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-1255

Galerie

IDM

Galerie D'ICI D'AILLEURS
Vitrine unique
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Pour acheter, collectionner ou, simplement, regarder...

Heures d'ouverture
de la Galerie IDM
Du dimanche au mercredi, de 10 h à 18 h.
Du jeudi au samedi, de 10 h à 21 h.